IMAGES

UNE BELLE FIGURE ALLIEE

L'une des plus belles figures alliées de cette guerre, le général Sikorski, président du Conseil polonais, vient de faire un bref séjour en Egypte. Le voici, à la légation de Pologne, s'entretenant — à l'issue d'un déjeuner officiel — avec Sir Miles Lampson et l'air-marshal Tedder. Après une dure journée d'inspections, le Premjer polonais se détend en racontant une histoire plaisante... qui est peut-être le dernier mot sur Hitler.

No. 636 — LE CAIRE EGYPTE 17 NOVEMBRE 1941

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

15 mills

En PALESTINE : 20 mils

En SYRIE & LIBAN : 20 piastres





GLANE DANS LA PRESSE



LA COURSE SANS FIN ↑

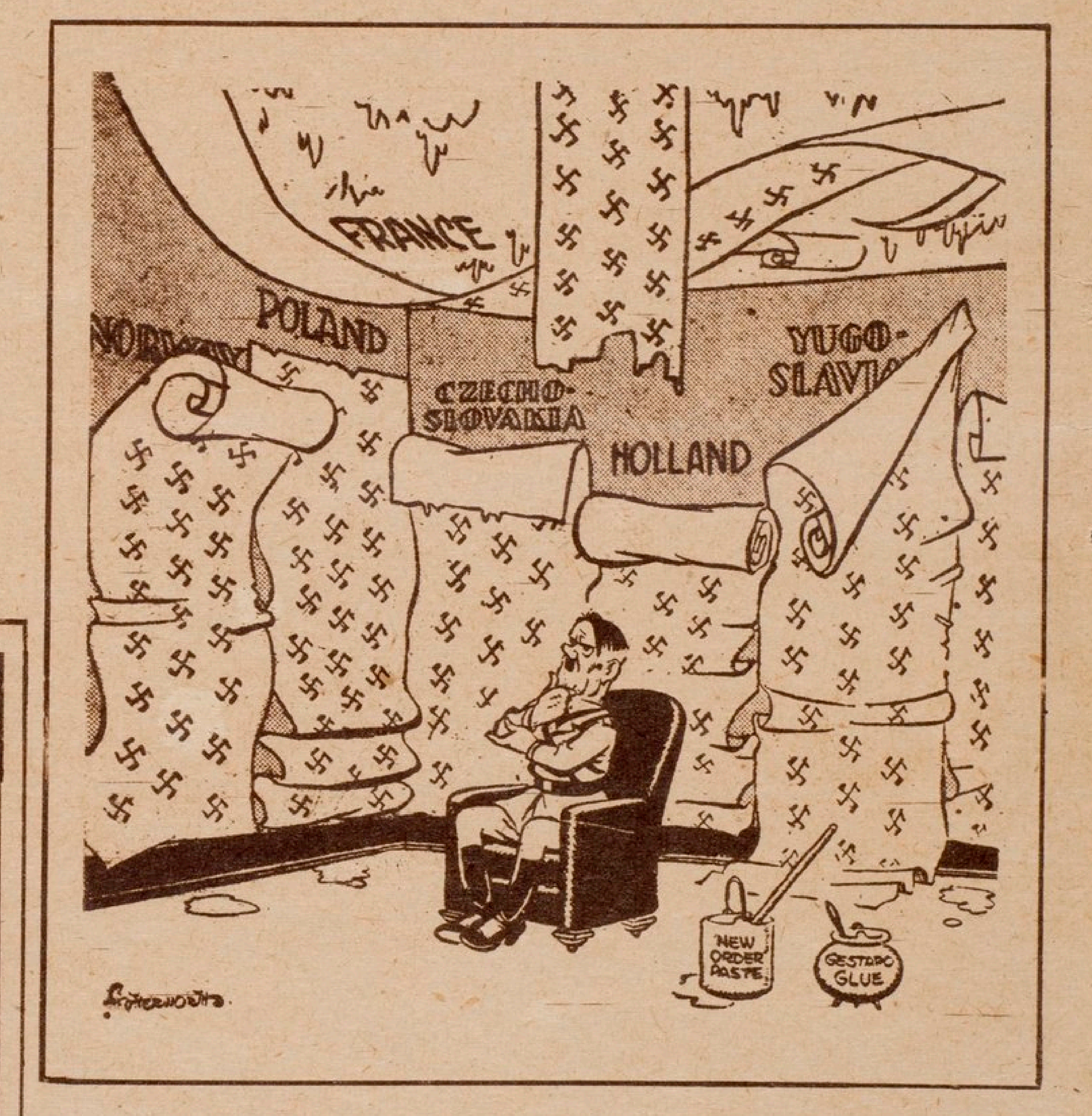
Celui qui monte un tigre ne peut plus s'arrêter. (Proverbe chinois).

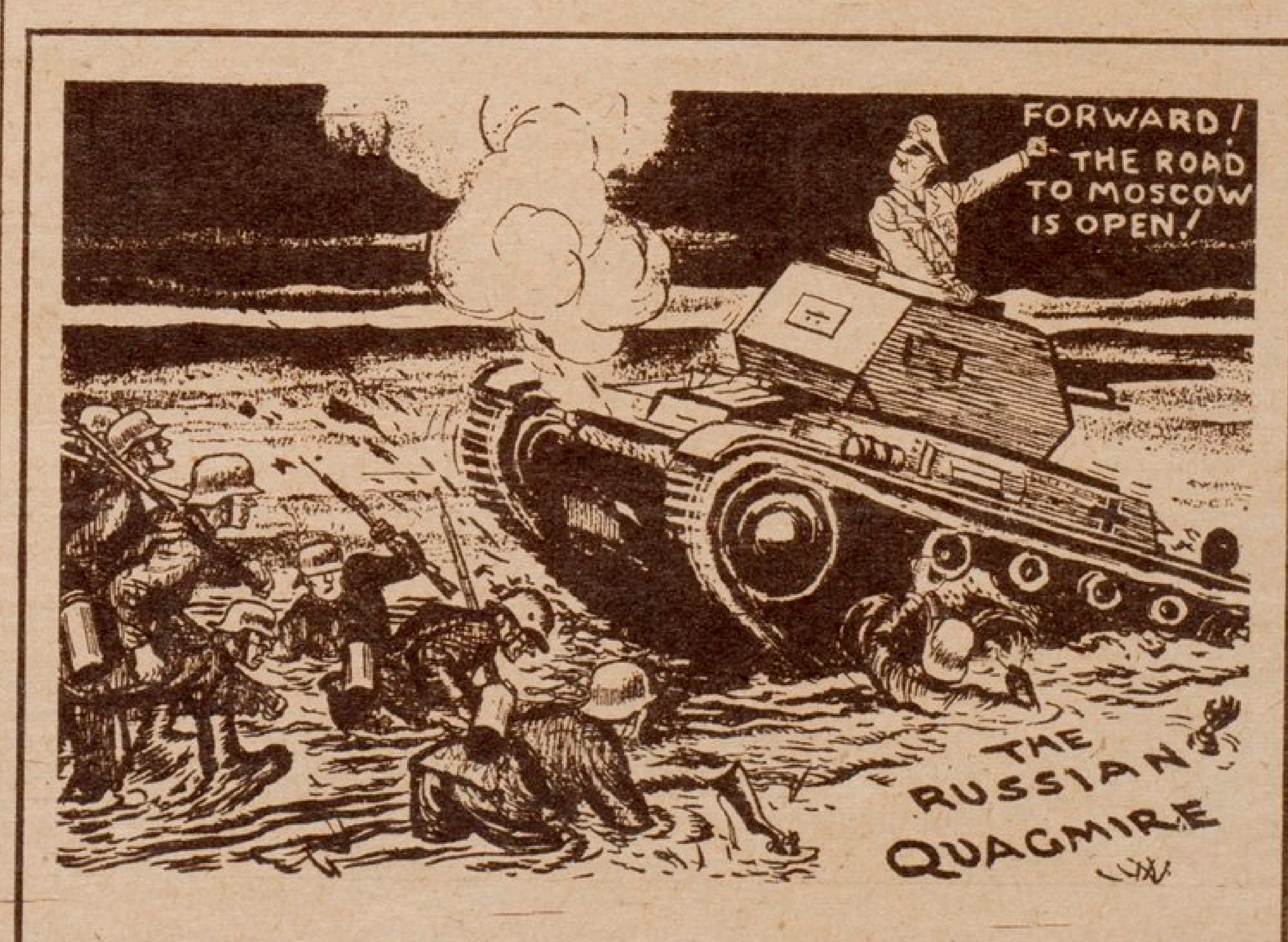
(Daily Mirror)

LA MAISON DE L'ORDRE NOUVEAU →

Hitler. — Je me demande pourquoi tout, dans cette maison, s'en va en ruines. Lorsque j'étais peintre en bâtiments, je n'ai jamais rien vu de semblable.

(Manchester Daily Dispatch)





REVE ET REALITE

Hitler, à ses soldats. — Allons, suivez-moi... Ne voyez-vous pas que la route de Moscou est ouverte ?

(New York Times)

L'ECRAN DE LA SEMAINE

La semaine des discours

La semaine qui vient de s'écouler a bien été celle des discours. Le monde eut d'abord connaissance des deux discours de Staline ; le chef de l'Etat soviétique déclara que les Allemands n'entreront jamais à Moscou ou à Léningrad et que la lutte serait poursuivie, à l'aide des inépuisables réserves de la Russie, jusqu'à la destruction complète de l'hitlérisme. Ce discours a provoqué la plus vive satisfaction dans les milieux alliés qui y ont vu l'assurance définitive de l'établissement d'un front stable à l'Est, dissipant toutes les appréhensions soulevées lors de la rapide avance allemande sur Moscou.

Puis vinrent les discours de Churchill, prononcés l'un à la cérémonie traditionnelle du banquet du nouveau Lord-Maire de Londres, et le second à l'inauguration de la nouvelle session parlementaire. Ces deux discours ont été encore plus optimistes que le précédent, prononcé il y a quelque temps et qui avait fait date pour avoir marqué un tournant dans les exposés du Premier Ministre : le passage de la défensive à l'offensive, dans le fond et dans la forme. Churchill a confirmé, la semaine dernière, ce que la presse et les commentaires officieux britanniques laissaient entrevoir depuis quelque temps déjà. En premier lieu, que la Royal Air Force, grâce à la prodigieuse impulsion de Lord Beaverbrook, grâce aux usines qui commencent à fonctionner dans l'Empire, grâce à l'aide des Etats-Unis et au plan d'entraînement impérial, avait atteint, sinon dépassé, la puissance de la Luftwaffe tant en appareils qu'en pilotes, sans parler de la qualité. Précédant le discours de Churchill de 48 heures, la Royal Air Force avait apporté l'éclatante démonstration de ce fait en lançant sur l'Allemagne une formidable offensive, à l'aide de 800 à 1.000 appareils.

En second lieu, l'Angleterre a pratiquement gagné la bataille de l'Atlantique et, les navires américains devant désormais apporter les fournitures des Etats-Unis jusque dans les ports britanniques, cette victoire devient un fait acquis. Churchill a déclaré que durant les derniers quatre mois, les pertes maritimes alliées avaient diminué de 80 %, et quand on se rappelle les affirmations prétentieuses lancées par le Führer, au printemps dernier, au sujet de la « guerre sans merci » qu'il allait livrer à l'Angleterre, on se rend compte de l'étendue du triomphe anglais. Enfin, Churchill a mis le Japon en garde contre toute provocation en Extrême-Orient, la collaboration anglo-américaine étant un fait accompli dans cette partie du monde.

De son côté, le président Roosevelt, prenant la parole à l'occasion de l'armistice, a souligné le danger grave qui menaçait les Etats-Unis et a relevé la nécessité où pourraient se trouver les Américains de combattre maintenant, pour sauver la sécurité du monde, renouvelant l'exemple de l'année 1917.

En présence de ces discours dynamiques, pleins d'allant, de foi et de certitude en la victoire de demain, combien pâle et insignifiant apparaît le discours d'Hitler, prononcé à Munich, pour l'anniversaire du putsch de 1923. Hitler n'a pu qu'enregistrer l'échec de son offensive gigantesque contre Moscou, annoncée dans son discours du début d'octobre. Qu'importe au peuple allemand de savoir que c'est le mauvais temps qui arrête les opérations, puisque le résultat net de la campagne de Russie sera la perte de plusieurs millions de pères de familles, de frères, de fils et d'amis ?

■

Hitler, nouveau généralissime

Il paraît que la nouvelle offensive sur Moscou, en vue de laquelle les Allemands ont raclé tous les restes de la production de leurs usines de tanks et d'avions, sera dirigée par Hitler lui-même. Moscou a prévu la nouvelle offensive ennemie, ses avions de reconnaissance observent minutieusement chaque mouvement du commandement nazi, et des dispositions sont prises en conséquence.

En attendant, l'hiver a fait son apparition sur le front oriental. De nombreux soldats nazis ont déjà payé de leur vie la folle audace de leur Führer, engageant la fleur de son armée dans une aventure dont les risques pouvaient être prévus d'avance. D'innombrables ennemis guettent aujourd'hui le militaire allemand en Russie : le combattant russe, le guerillero, la haine du civil russe, le froid, le mécontentement... Tous ces éléments usent continuellement le moral et le physique de la Reichswehr.

■

L'hécatombe des convois italiens

Seize navires coulés et quatre endommagés. Tel est le beau bilan à l'actif de la flotte de l'amiral Cunningham, réalisé dans sa poursuite des convois italiens en Méditerranée. Nous assistons aujourd'hui au spectacle paradoxal de la flotte italienne bloquée dans ses ports ou ne se hasardant qu'à des sorties furtives, alors que, dans l'esprit de l'Axe, il avait été plutôt question de bloquer les communications anglaises avec la Méditerranée. Mais les amiraux italiens ne se sont pas relevés du coup de Tarente. La psychose de la défaite paralyse leurs mouvements et cela oblige les convois marchands à compter uniquement sur la chance pour échapper aux navires de guerre anglais.

Or, la destruction d'un tonnage important est très préjudiciable à l'Italie, car l'Allemagne ne peut être d'aucune aide à son alliée, pour pourvoir au remplacement des navires détruits ; d'autre part, l'Italie n'est nullement en mesure de remplacer ses pertes sur le même rythme que l'Angleterre, par exemple. C'est donc bien plus la perte du tonnage que du chargement proprement dit qui compte dans cette suite de coups impitoyables assénés par la flotte de Cunningham aux convois ennemis.

L'idée de l'obstacle formidable élevé par les navires de guerre anglais entre les bases italiennes et la Libye doit peser terriblement sur les divisions de Rommel, et leur moral doit en souffrir considérablement.

LE FILM EGYPTIEN

(en page 13)



Les trois ans de la princesse Férial

Son Altesse Royale la Princesse Férial fête lundi prochain son troisième anniversaire. Nous sommes heureux, à cette occasion, de publier deux des plus récentes photographies de la petite princesse dont la grâce et l'intelligence éveillée font l'admiration de tous ceux qui ont le privilège de l'approcher.

Quatre hommes ont parlé...

Churchill a dit :

Les intérêts légitimes des Etats-Unis en Extrême-Orient sont bien connus. Ils font tout ce qu'ils peuvent pour trouver le moyen de préserver la paix dans le Pacifique. Je ne sais si leurs efforts réussiront ; mais, s'ils devaient échouer, je saisis cette occasion pour dire — et il est de mon devoir de le dire — que, au cas où les Etats-Unis seraient entraînés dans une guerre avec le Japon, la déclaration britannique se produirait sur l'heure.



PAS DE COMPROMIS AVEC HITLER OU LE NAZISME.

Nous avons maintenant une force aérienne qui est au moins égale en dimension et en quantité, sans parler de qualité, à l'aviation allemande.

Aujourd'hui, je suis à même d'aller plus loin, grâce à l'aide efficace que nous recevons dans l'Atlantique des Etats-Unis, grâce à la destruction du « Bismarck », grâce à l'achèvement de nos merveilleux nouveaux cuirassés et porte-avions, je puis aller plus loin et vous annoncer que nous nous sentons maintenant assez puissants pour pourvoir une puissante force navale de bateaux lourds, avec ses bateaux auxiliaires, pour servir, si cela est nécessaire, dans les océans Indien et Pacifique.

Si l'acier doit être considéré comme la base d'un pays dans la guerre moderne, il sera plutôt dangereux pour une puissance comme le Japon, dont la production annuelle d'acier est seulement d'environ sept millions de tonnes, de déclencher, tout à fait sans raison, un conflit avec les Etats-Unis dont la production d'acier atteint maintenant environ 90 millions de tonnes par an, sans compter la puissante contribution que l'Empire britannique pourra donner de diverses façons.

Nous nous devons, à nous-mêmes et à nos alliés russes ainsi qu'au peuple et au gouvernement des Etats-Unis, de déclarer très clairement que, seuls ou appuyés et si longue et dure que puisse être l'épreuve, la nation britannique et le gouvernement de Sa Majesté, à la tête de ce pays en accord complet avec les gouvernements des grands Dominions, n'entameront jamais de négociations avec Hitler ou avec un parti allemand qui représenterait le régime nazi.

Roosevelt a dit :

En tant que nation d'hommes, nous sommes engagés dans un grand effort pour construire nos défenses contre ceux qui menacent notre mode de vie...

La résistance épique de la Grande-Bretagne, de la Chine et de la Russie recevra tout l'appui des peuples libres des Amériques. Le peuple de ce pays insiste sur son droit de se joindre à la défense commune. L'ouvrier américain n'a pas à être convaincu que la défense des démocraties est sa propre défense...



LES ETATS-UNIS COMBATTRONT POUR LEUR LIBERTE.

L'ouvrier américain n'a aucune illusion sur le sort qui l'attend et sur celui des libres organisations du travail si Hitler gagne. Il sait que sa propre liberté et que la sécurité même du peuple des Etats-Unis ne sont pas possibles dans un monde avec trois quarts esclave et pour un quart seulement libre. Il sait que nous devons fournir à la Grande-Bretagne, la Russie et la Chine tout ce qu'il leur faut et que nous devons le faire maintenant — aujourd'hui. Notre tour, celui de tout l'hémisphère occidental, a sa place dans le plan nazi de la domination du monde.

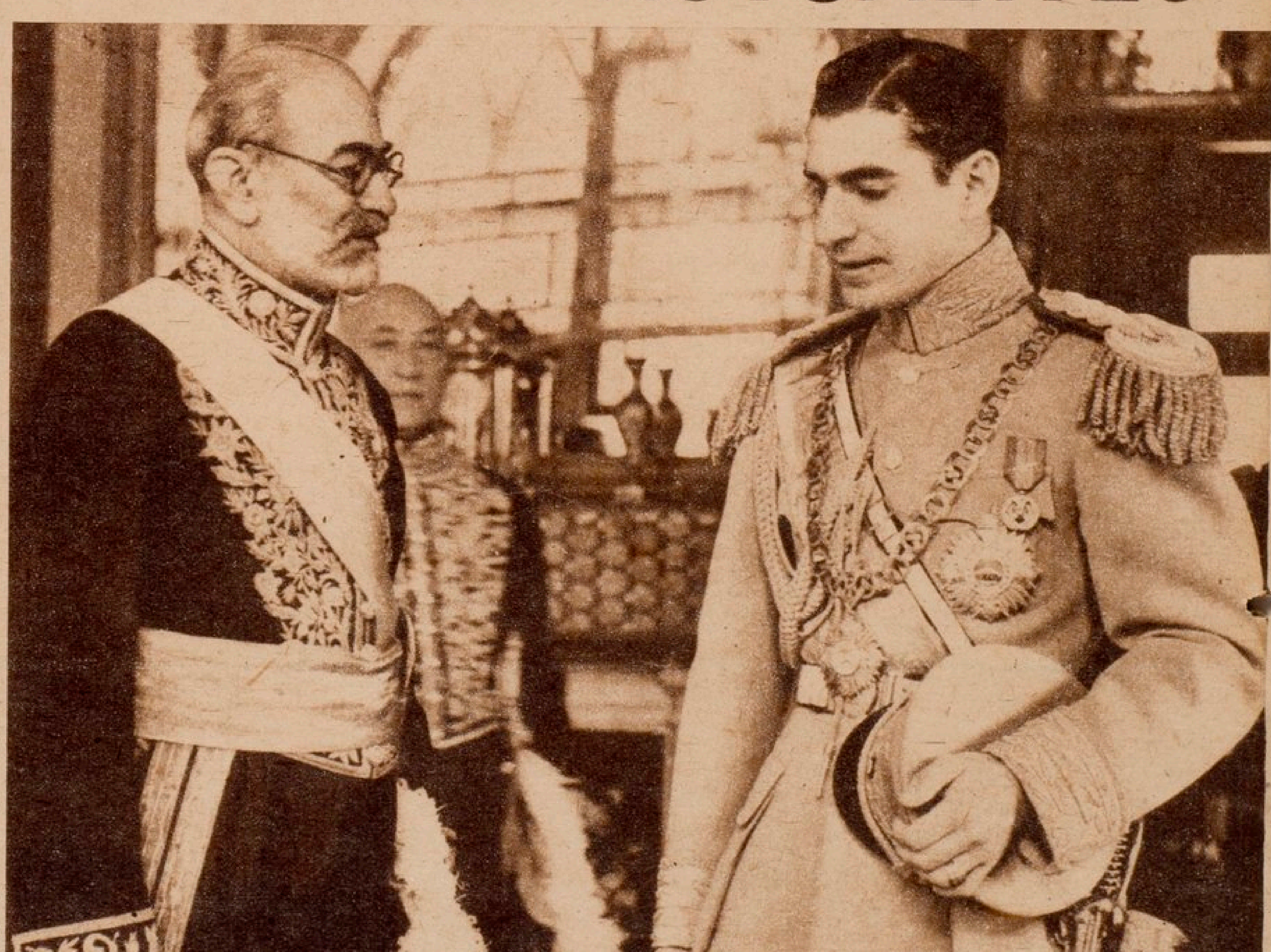
Nous savons que ces hommes sont morts pendant l'autre guerre pour sauver leur pays du terrible danger qui les menaçait alors. Nous le savons parce que nous affrontons ce danger une fois de plus aujourd'hui...

Nous savons pourquoi ces hommes ont combattu pour défendre nos libertés, pourquoi les guerres dont le but est de défendre les libertés des peuples sont des guerres qui méritent d'être entreprises et gagnées à tout prix.

Et si par quelqu'une de nos fautes, à nous qui avons vécu après la guerre, cette sécurité est de nouveau menacée, nous avons le devoir de la défendre... C'est notre devoir, à présent, comme ce fut celui de l'Amérique après la guerre civile, de faire en sorte « que ceux qui sont morts ne l'aient pas été en vain »...

Le peuple d'Amérique croit que la liberté mérite qu'on combatte pour elle.

IMAGES ACTUALITES



Un événement historique à Téhéran

Sa Majesté Impériale Mohamed Reza Pahlevi a fêté le 26 octobre le vingt-deuxième anniversaire de sa naissance. A l'occasion de cet événement, le nouveau shah d'Iran a reçu, au célèbre palais de Golestan, toutes les personnalités civiles et militaires de son empire, ainsi que les membres du corps diplomatique étranger. Cette réception est certainement l'une des plus fastueuses qui se soient jamais déroulées à la Cour de Téhéran. Le fait le plus important de la journée fut, cependant, le discours radiodiffusé que le Shah adressa à son peuple et dans lequel il déclara que la meilleure forme de gouvernement était la démocratie. Ci-dessus : les hauts fonctionnaires de l'Etat, en habit de cour, attendent dans la cour du palais d'être reçus par le souverain. Ci-contre : l'empereur s'entretient avec son premier ministre Ali Furughi.

Les quelques jours qui viennent de s'écouler ont été marqués par un nombre inusité de discours. En l'espace d'une semaine, Staline, Churchill, Roosevelt, Hitler ont fait des déclarations dont quelques-unes sont sensationnelles. Staline a parlé deux fois : la première pour déclarer que, maintenant que l'hiver est venu, Hitler ne prendra ni Moscou ni Léningrad, la seconde pour affirmer que l'Allemagne saigne et que la révolte ne gronde pas seulement dans les pays occupés, mais dans le Reich lui-même. Churchill a également parlé deux fois : la première pour repousser toute idée de compromis avec Hitler, la seconde pour déclarer que l'Allemagne avait échoué dans son plan d'affamer l'Angleterre. Roosevelt, une fois de plus, a renouvelé l'assurance que les Etats-Unis combattront pour leur liberté. Quant à Hitler, après avoir déclaré que les divergences avec l'Angleterre avaient été artificiellement créées, il s'est efforcé d'expliquer au peuple allemand les raisons pour lesquelles l'armée allemande n'avait encore pris ni Moscou ni Léningrad.

Staline a dit :

Il est de notre devoir d'attaquer l'ennemi sur ses arrières non seulement dans notre territoire, mais chez lui, et de le désorganiser.

Les Allemands tentent de s'emparer de Léningrad et de Moscou avant l'hiver, car ils savent qu'ils ne pourront pas le faire une fois que l'hiver sera venu.

Sans aucun doute, l'absence d'un deuxième front en Europe contre les Allemands facilite grandement la position des armées allemandes. Mais il ne saurait y avoir de doute quant à l'apparition d'un deuxième front sur le continent européen, et cela doit certainement améliorer notre situation.

Le secret des succès provisoires des armées allemandes fut qu'elles avaient jusqu'à présent plus de tanks et d'avions que les Russes.

Les envahisseurs germaniques veulent une guerre d'extermination contre les peuples de l'U.R.S.S. Ils l'auront. Notre tâche, désormais, consistera à poursuivre l'extermination jusqu'au dernier homme de tous les Allemands qui ont pénétré comme envahisseurs sur le territoire de notre pays natal. Aucune pitié pour les envahisseurs allemands.

On peut affirmer avec certitude que la coalition Etats-Unis-Grande-Bretagne



HITLER NE PRENDRA NI MOSCOU NI LENINGRAD

et Union Soviétique est une chose réelle qui grandit et qui continuera à grandir à l'avantage de notre cause commune de libération.

L'Allemagne saigne. L'esprit de révolte s'étend non seulement dans les pays occupés, mais en Allemagne même. Son peuple ne voit pas de fin à la guerre. Si l'on juge la situation actuelle de l'Allemagne, il n'est pas difficile de voir qu'elle va au-devant d'un désastre...

Les Allemands pensaient que leur armée et leur flotte auraient détruit les nôtres, mais notre armée et notre flotte sont moralement plus fortes parce qu'elles défendent leur pays.

Hitler a dit :

Je poursuis la guerre, en premier lieu, dans le but de briser définitivement la force armée de l'ennemi ; en second lieu, afin de nous emparer de tout ce qu'il a comme armes, munitions et provisions.

Il n'est point permis de douter que l'avenir de l'Europe s'est fixé pour mille ans.

Sur le front de Léningrad, nous nous tenons actuellement sur la défensive. L'adversaire fera peut-être des tentatives pour briser nos lignes, mais nous résisterons jusqu'à la mort.

Si l'on me demande pourquoi nous ne prenons pas la ville d'assaut, cela est dû aux pluies diluviennes et à la neige qui ne cesse pas à cette époque et parce que les lignes de chemin de fer que nous sommes en train de poser ne sont pas encore achevées.

J'ai tendu la main à l'Angleterre, mais c'est pour la dernière fois, et je ne recommencerai plus jamais. Aucun obstacle sérieux ne nous empêchera d'arriver à une paix raisonnable.

Je ne sacrifierai pas un seul soldat de plus que l'impérieuse nécessité ne l'exi-



LES DIVERGENCES AVEC L'ANGLETERRE SONT ARTIFICIELLES.

gera. Léningrad est complètement assiégée et aucune force au monde ne pourra la sauver. Un jour viendra où elle sera contrainte de capituler...

En fait, il n'existe entre la Grande-Bretagne et l'Allemagne aucun différend, à l'exception de celui qu'ils ont créé de toutes pièces, et celui-ci ne se justifie par aucune raison naturelle fondamentale.

Participez au Referendum :

Faut-il avoir des enfants en temps de guerre ?

(Lire les détails en page 18)



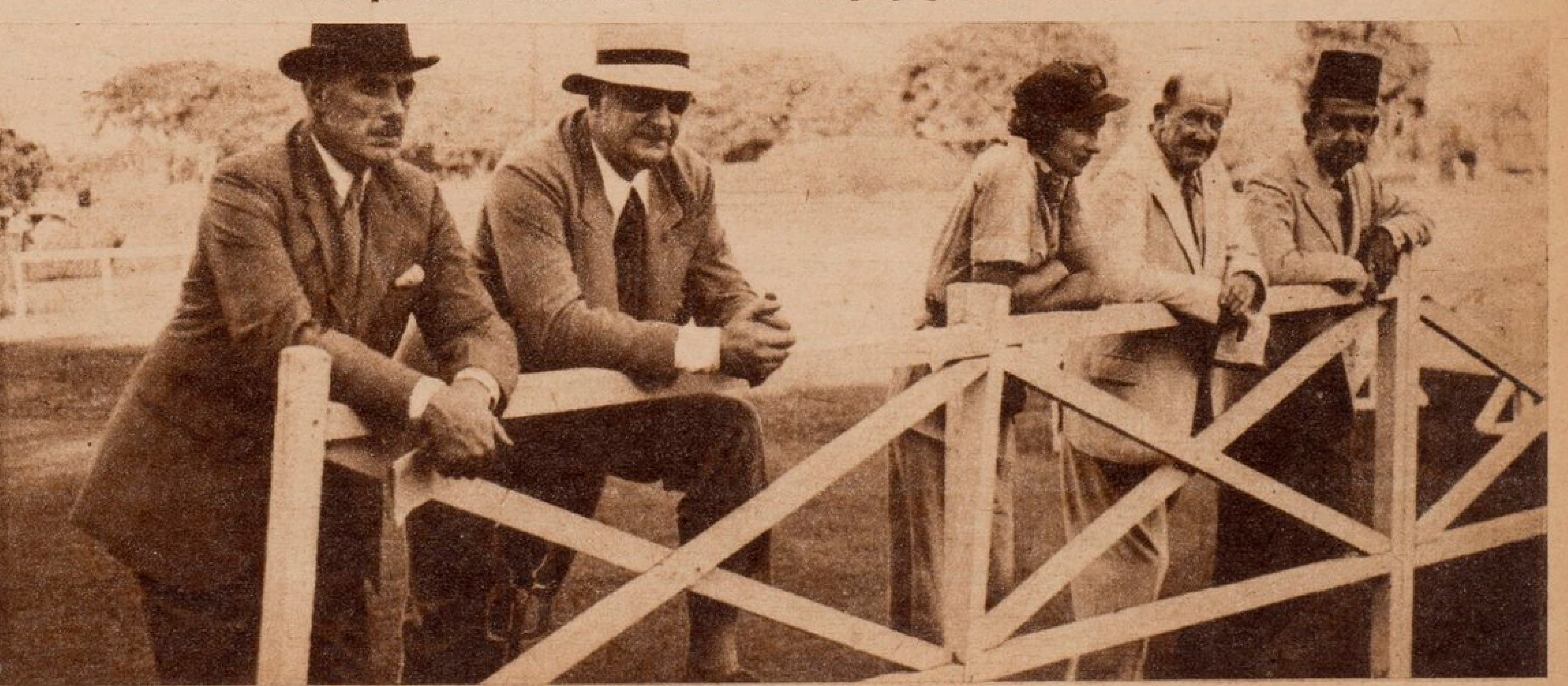
Au champ de courses de Ghérireh

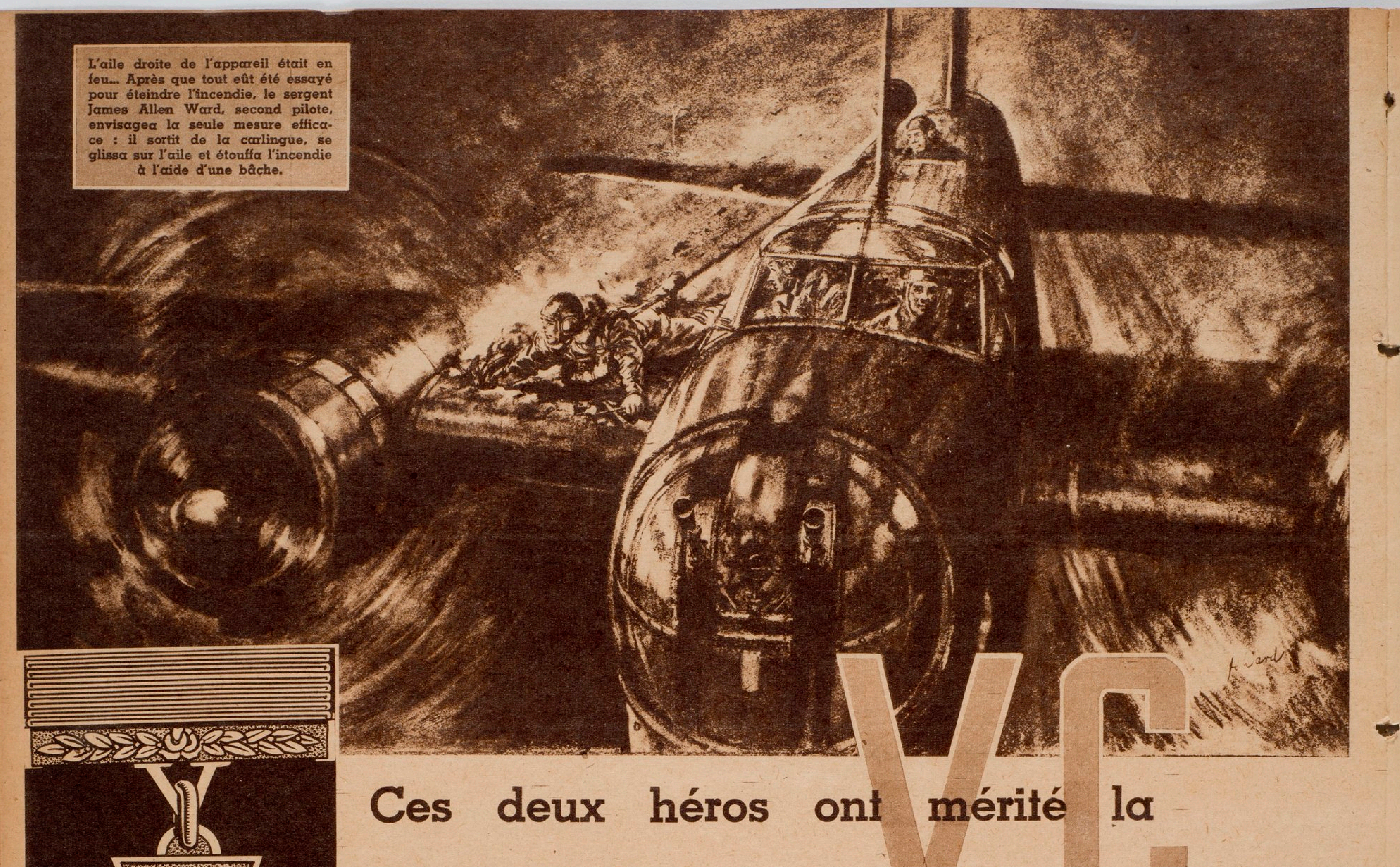
La première réunion hippique tenue, cette saison, au champ de courses de Ghézireh a été honorée de la présence de M. Oliver Lyttelton, ministre d'Etat britannique, délégué dans le Moyen-Orient, et de Sir Miles Lampson, ambassadeur de Grande-Bretagne, qui était accompagné de son épouse, Lady Lampson, et de sa fille, Miss Margaret Lampson. On voit ci-dessus : Lady Lampson et Miss Margaret Lampson, saisies par l'objectif dans une des allées de l'hippodrome. Miss Lampson porte l'uniforme du Service Auxiliaire Territorial Féminin où elle sert comme volontaire. Ci-contre : M. Oliver Lyttelton, Sir Miles Lampson et Miss Margaret Lampson observent avec attention la sortie des chevaux du paddock.



Le Roi applaudit son Premier Ministre

Le roi George VI d'Angleterre a assisté récemment, dans la salle privée du ministère de l'Information, à la projection d'un film tourné au cours de la rencontre historique Churchill-Roosevelt dans l'Atlantique. Voici le souverain pendant la projection. On reconnaît, à sa droite, M. Brenda-Bracken, ministre de l'Information britannique, et l'air-marshal Sir Charles Portal, chef d'état-major de la R.A.F. A la gauche du souverain, Sir Walter Monckton, qui vient d'être nommé chef de la propagande dans le Moyen-Orient.





L'aile droite de l'appareil était en feu... Après que tout eût été essayé pour éteindre l'incendie, le sergent James Allen Ward, second pilote, envisagea la seule mesure efficace : il sortit de la carlingue, se glissa sur l'aile et étouffa l'incendie à l'aide d'une bâche.

Ces deux héros ont mérité la V.C.

L'ordre de la « Victoria Cross » fut institué en 1856. Officiers et soldats peuvent recevoir cette distinction qui récompense les actes de bravoure exceptionnelle devant l'ennemi.

Le gouvernement britannique alloue aux porteurs de la « Victoria Cross » une pension.

Cette décoration jouit de la préséance sur tous les autres ordres britanniques. C'est la récompense suprême dont peut rêver un sujet de l'Empire.

Le nombre des « V.C. » est très limité.

Voici l'histoire du sous-lieutenant Upham et du sergent-aviateur Ward, tous deux Néo-Zélandais qui ont gagné le droit de porter le ruban rouge de la « Victoria Cross ».

Nous sommes le vingt-deux mai, à Malemme. Une poignée de Néo-Zélandais monte à l'attaque. La partie est dure. Les Allemands ont réussi à établir des défenses en profondeur, renforcées par d'innombrables nids de mitrailleuses, dont le tir fauche net les assaillants. Les Anzacs attaquent, mais ils n'avancent pas. L'ennemi, invisible derrière ses retranchements, couvre de ses balles chaque centimètre de terrain. Reculer ? Il n'en est pas question. Rester sur place ? Ce serait l'extermination. Reste une seule solution : remporter la position allemande. Le sous-lieutenant C.H. Upham regarde pensif les petits nuages de poussière que soulèvent tout près de lui les rafales des mitrailleuses. Une idée fixe le domine : il faut détruire ces nids, à tout prix. Il se jette à plat ventre et rampe. A quelques centimètres au-dessus de son corps qu'il plaque contre le sol, se tisse l'invisible toile de balles qui passent en sifflant. Upham avance lentement. Il est tout près du rempart qui abrite la batterie ennemie. Ses dents mordent fortement le déclencheur de la grenade qu'il tient à la main. L'instant est venu. Dans quelques secondes, la petite machine d'enfer ouvrira la route aux soldats britanniques. Une, deux, trois, quatre, CINQ ! Une minuscule boule noire a franchi la distance qui sépare l'officier des mitrailleurs. Une explosion retentit, à laquelle répond une clameur joyeuse. Le nid de mitrailleuses est détruit et les hommes d'Upham se lancent en avant.

Les positions ennemies sont emportées d'assaut l'une après l'autre. Aux abords de la ville, nouvelle halte, nouvelle difficulté. Toujours ces maudites mitrailleuses. Des Allemands ont occupé une maison, qu'ils ont transformée en forteresse. Suivi d'un groupe de soldats, Upham parvient jusqu'aux fenêtres du rez-de-chaussée. Les grenades volent à l'intérieur de la bâtisse et explosent sourdement. Le tir des mitrailleuses a cessé, la voie est libre...

Mais l'afflux de nouveaux renforts ennemis rend intenable la position des Néo-Zélandais à Malemme. Bientôt arrive l'ordre de retraite. Le sous-lieutenant Upham quitte à regret la place si chèrement conquise. Sous un feu terrible, il se dépense sans compter pour essayer de sauver le plus grand nombre possible de ses camarades blessés.

Plus loin, une compagnie isolée continue le combat. L'ordre de retraite ne lui est pas parvenu : il faut absolument rétablir le contact. L'infatigable officier n'hésite pas. Délibérément, il s'élance en terrain découvert, passant, miraculeusement indemne, à travers les balles. Deux Allemands lui barrent la route : deux fois son pistolet claque sèchement et, sautant pardessus les corps étendus de ses adversaires, Upham continue sa course. Il retrouve la compagnie et transmet les ordres. Cent cinquante hommes sont sauvés !

Pendant deux jours, le peloton d'Upham occupe des positions dangereuses, en première ligne. Le sort qui l'a, jusque-là, toujours protégé semble le trahir. Il a reçu un shrapnell dans l'épaule et une balle au pied. Mais il refuse de se laisser évacuer. Grimaçant de douleur, il continue à remplir son devoir d'officier et de soldat. Le 25 mai, à Galatos, ses hommes sont engagés contre une importante force ennemie, qui dispose de plusieurs mitrailleuses et de mortiers de campagne. Si cette colonne passe, de nombreux effectifs britanniques seront coupés et encerclés. Upham ordonne à ses soldats d'ouvrir le feu et de disputer le terrain pas à pas. L'ennemi, surpris par cette résistance inattendue, se met à couvert, mais abandonne plus de quarante hommes sur le terrain. Laissant le commandement du peloton à un sergent, Upham entreprend d'aller avertir ses camarades. Une fois de plus, il rampe avec précaution à travers le *no man's land*. Pouce par pouce, il franchit la zone battue par le tir ennemi. Il est sauf, il peut se relever et courir. Deux balles passent en sifflant à quelques millimètres de sa tête. L'ennemi l'a aperçu. Il se laisse tomber comme s'il avait été atteint et attend immobile. Deux soldats allemands se dirigent vers lui : il les laisse approcher, mais de son bras valide il a réussi à pointer son fusil. Le croyant mort ou sérieusement blessé, les nazis avancent sans méfiance : ils reçoivent la décharge à bout portant. Upham continue sa course. Il ne sent plus la douleur de son pied blessé, et ne pense qu'à sa mission qu'il doit accomplir. Bientôt, à une centaine de pas, il aperçoit des uniformes amis. Délirant de joie, il agite frénétiquement les bras. Ses camarades sont sauvés.

Le 30 mai, cet homme extraordinaire est encore sur la brèche. Sourd aux injonctions de ses frères d'armes, il refuse catégoriquement d'aller se faire soigner, et dirige la défense d'une colline à Sphakia, que les Allemands ont attaquée en nombre. La fatigue engourdit ses membres, ses forces l'abandonnent, mais sa volonté lui permet de continuer. Après avoir placé ses hommes sur les flancs de la hauteur, il grimpe sur le sommet, tirant après lui un fusil-mitrailleur. L'ennemi continue à avancer. Bientôt, il se trouvera à bonne portée. Impassible, Upham attend le moment opportun. Les Allemands s'approchent encore, ils sont à quatre cents mètres. Machinalement, l'officier presse sur la gâchette : l'arme vibre et crache son feu. Vingt-deux assaillants tombent. Les autres demeurent un instant interdits, puis se retirent en désordre.

* * *

Par une nuit de juillet, un bombardier « Wellington » rentre à sa base, après avoir effectué une attaque sur Munster. Quatre mille mètres au-dessus de la mer du Nord, L'équipage déguste à l'avance la joie du retour. Chaque homme, dans la carlingue, ose maintenant penser au repos et aux quelques heures de loisir qui lui seront accordées. Dans une heure, l'avion se posera doucement sur la terre ferme, dans le cadre familier de l'aérodrome.

Soudain, une gerbe de feu jaillit d'en bas, illuminant sinistrement le ciel noir. D'innombrables points incandescents s'allument tout autour de l'appareil, pendant que des détonations précipitées hachent la cadence régulière du ronronnement du moteur. Un Messerschmidt 110 en patrouille a aperçu le bombardier britannique qu'il arrose d'obus et de balles incendiaires. C'est le combat. Le pilote tire à lui le manche à balai et l'avion s'élance à l'assaut de hauteurs inaccessibles au chasseur ennemi. Le mitrailleur de cuve pointe les cannes jumelées de son arme, attendant que l'assaillant se trouve dans le champ de tir. Le Wellington monte en verticale. L'homme à l'arrière aperçoit dans le petit cercle de son viseur le point de départ du feu d'artifice mortel. A son tour, il ouvre le feu. Il ne pense même pas que la brûlure qu'il sent à la jambe est due à une balle ennemie. Il tire sans arrêt, les yeux fixés sur la cible. Hurrah ! Le Messerschmidt pique du nez vers la mer.

Pourtant, l'atmosphère autour du bombardier est encore éclairée L'aile droite de l'appareil, atteinte par une balle incendiaire, est en feu ! Les flammes, alimentées par l'essence qui jaillit d'une conduite crevée, menacent d'atteindre la carlingue.

Des ouvertures sont percées dans la paroi de l'avion, et tout l'équipage essaye de maîtriser le sinistre à l'aide d'extincteurs. Rien à faire. Le feu augmente. Dans quelques minutes, le superbe appareil s'abattra dans les flots, carcasse informe enflammée.

Le sergent James Allen Ward, second pilote, envisage la seule mesure efficace. Il faut sortir de la carlingue, se glisser sur l'aile et essayer d'étouffer l'incendie à l'aide d'une bâche. La manœuvre est excessivement dangereuse, mais Ward est un homme décidé. Il s'entoure la taille d'une corde et, aidé par le navigateur, il se hisse à travers le hublot du toit de la carlingue. Le pilote a ralenti la vitesse, mais la résistance du vent est encore suffisamment forte pour renverser un homme. Le sergent doit franchir un mètre

pour atteindre l'aile. Un mètre dont chaque centimètre lui coûte des efforts inouïs. A coups de talon, Ward aménage dans le fuselage des trous qui lui serviront de marches. Ensuite, les mains crispées sur le métal, il entreprend la descente de cet escalier rudimentaire. Ses pieds effleurent l'aile maintenant. L'instant est terriblement critique. Le moindre faux mouvement, et l'aviateur sera emporté, happé par le vide. La corde qui est sensée le retenir ne l'empêchera pas de trouver une mort horrible. Une détente calculée lui permet de se trouver couché à plat ventre sur l'aile. Ses mains saignent, mais il n'a pas lâché prise. Ses camarades suivent d'un œil anxieux la tentative d'où sortira peut-être le salut. Le sort du bombardier et de son équipage est aux mains d'un jeune Néo-Zélandais âgé de vingt-deux ans.

Trois pieds sont franchis par Ward, qui doit, en dehors de la résistance du vent, combattre la poussée d'air formidable provoquée par l'hélice. Il tend désespérément les mains en avant : il est encore trop loin des flammes. Serrant les dents, appelant toute son énergie qu'il sent faiblir, il se traîne encore sur quelques centimètres. Maintenant, il est au but. Un instant il se recroqueville, concentrant en lui toute la force qu'il mettra dans sa détente. Il se dresse à moitié et retombe lourdement, couvrant les flammes de la bâche qu'il serre dans ses poings crispés. Avec le feu, la clarté disparaît. Ses mains sont brûlantes. La fumée l'étouffe, il va perdre connaissance. L'idée impérieuse : ne pas lâcher prise, le tire du néant.

A l'intérieur de l'appareil, cinq hommes scrutent les ténèbres. Le feu est éteint, mais qu'est-il advenu de Ward ? Le navigateur tire légèrement sur la corde. Elle résiste. Ward se trouve toujours sur l'aile. Evanoui, mourant, peut-être.

Le jeune Néo-Zélandais s'est repris. Il entreprend un retour aussi difficile que l'aller. Mais il est stimulé par la satisfaction d'avoir réussi à sauver l'avion et son équipage. Au prix d'efforts pénibles, il arrive à changer de position. Toujours à plat ventre, il doit pivoter, pour ramper vers le fuselage. Toujours pouce par pouce, il se traîne sur la surface lisse et glissante de l'aile. Le but est là, tout près, mais comme un mirage trompeur, il semble s'éloigner au fur et à mesure que l'aviateur exténué avance. Tendu jusqu'aux extrêmes limites de sa volonté, Ward franchit finalement la distance. Le contact avec la paroi de la carlingue lui procure une joie infinie. Voici le premier des trous qu'il a percés à coups de talon. Lentement, il se redresse sur un genou. Lentement, il se met debout. Un à un, il monte les échelons. Sa main gauche touche le bord du hublot. Le navigateur tire sur la corde de toutes ses forces. Un suprême effort, et Ward tombe la tête la première, à travers l'étroite ouverture. Il peut s'évanouir maintenant...

Le jeune homme qui a accompli cette action héroïque était, avant la guerre, un professeur d'école, en Nouvelle-Zélande. Engagé dans la R.A.F. néo-zélandaise depuis le début des hostilités, voici comment il cite lui-même ses états de service : « J'ai fait deux Kiel, un Dusseldorf, un Cologne, un Brest, un Munster et un Mayence. »



Le lieutenant C. H. Upham a mérité la première « Victoria Cross » octroyée à un Néo-Zélandais, dans cette guerre. Il a été remarqué en Crète pour son courage indomptable et son commandant dit de lui : « C'est l'homme le plus brave que j'aie vu. »

Au fil des jours DE LA GUERRE

I. — FRANÇAIS ET ANGLAIS

Rien de plus triste que la rupture apparente de l'amitié anglo-française. Je dis apparente, car je sais qu'il n'en est rien et que le peuple de France, qui plus que jamais, dans les heures exaspérées de sa misère actuelle, vomit les Allemands, est très près du peuple anglais, qu'il souhaite sa victoire et qu'il y collabore dans la mesure qu'il peut.

Il y eut des malentendus, il y en aura encore. Qu'est-ce que cela prouve sinon qu'il faut, pour la juste harmonie des rapports internationaux, une certaine liberté d'appréciation, même une certaine liberté de critique ? Entre la Grande-Bretagne et la France, il y a une longue histoire faite de différends, de guerres, d'incompréhension surtout, et à la fois de communes idées. Est-ce que l'une et l'autre n'ont pas, au cours de leur évolution et des complexités de leur histoire, placé au plus haut degré la religion de la liberté et haï au plus haut point les dictateurs et jusqu'à la notion de dictature ? L'histoire des guerres passées qui les divisèrent trop longtemps a créé, si singulier que cela paraisse, un lien et établi une communication secrète par quoi, en dépit de certaines attitudes sur lesquelles ce n'est pas l'heure de s'expliquer, les âmes se soudent et les intérêts se confondent. Une civilisation qui a son expression dans le principe de la démocratie est devenue leur même climat, et dès lors, dans le drame qui se joue elle n'est ni française ni britannique, elle est universelle cette guerre où les hommes se partagent en deux : ceux qui veulent sauver leur dignité et ceux qui préfèrent un rampant esclavage. Même au début des hostilités, avant la tragique rupture, un mimétisme surprenant avait fait que, dans les heures d'épreuves, les deux visages de la France et de l'Angleterre avaient perdu chacun une part de leurs traits distinctifs pour emprunter tout naturellement quelques-uns des traits de l'autre. Or, un tel mimétisme n'eut pas été possible, si déjà, dans l'âme britannique comme dans l'âme française, de mystérieuses affinités n'avaient imposé une union qu'on s'était imaginé irréalisable. Tout ce qui les divisait sert désormais, par le jeu des affinités secrètes, à les unir. Les suites politiques de cette fin de guerre, l'avenir seul dira ce qu'elles seront, mais entre les deux pays, même s'il arrive que les circonstances les divisent encore politiquement, des liens sont créés pour toujours qui tirent leur force de l'épreuve du temps, de la profondeur des souffrances et de la similitude de l'idéal.

Austin Chamberlain écrivait il y a quelques années qu'il n'y avait pas deux nations qui eussent un plus grand besoin de se comprendre que la France et l'Angleterre et que, malgré cela, il n'y en avait pas à éprouver plus de peine à interpréter leurs sentiments nationaux. Il ajoutait que si une guerre éclatait par la volonté de l'Allemagne, la France et l'Angleterre auraient besoin l'une de l'autre. « Puissent-elles, concluait-il, se tenir côte à côte, sinon notre civilisation commune périra ! »

Quelles qu'aient été les fautes respectives des deux alliés, l'histoire, quand elle en aura le temps, en fera le théorique départage. Aujourd'hui, c'est sans importance. Ce qui est significatif, c'est la proposition — un peu tardive, hélas ! survenue à l'heure du désastre — du gouvernement de Londres à la France pour la création d'une Union Franco-Britannique destinée à réunir, pour le temps des hostilités, les deux nations en une seule. Ceci confirmait avec éclat le changement opéré dans l'âme britannique si ombrageuse, si exclusive quant à son caractère national. C'était un pas immense vers la création de la fédération future des Etats civilisés. Quelles que soient les raisons qui aient inspiré aux Britanniques cette proposition, et même si après la guerre chaque Etat reprenait sa totale liberté d'action, il en serait resté des traces si marquées que la psychologie des deux peuples en eût été renouvelée, de même que l'état de leur sensibilité et jusqu'à leur sens des réalités. La victoire de l'un ou l'autre des belligérants trouvera l'univers toujours inquiet et s'acharnant après une formule de vie nouvelle. Si les démocraties sont victorieuses, elles seront forcément amenées à élargir le cadre de la solidarité et à se préoccuper autant, pour le moins, du droit de l'humain que du droit du national. Si, au contraire, les totalitaires étaient par impossible victorieux, n'escomptons pas que le monde puisse retrouver de sitôt son équilibre, ou même un équilibre. Eux aussi seront amenés, mais au prix de quels tumultes de révolution et de sang, à renier leur doctrine de domination et de destruction. Il arrive toujours une heure où l'homme le moins sensible a besoin de vivre dans la détente et de goûter aux fruits de la vie. Seulement quel long et affreux détour aura pris l'humanité, en s'enfonçant dans des zones d'ombre, pour construire une métaphysique du monde nouveau, non moins condamnée à la fatale précarité des phénomènes.

Français et Anglais — et c'est aux moments critiques que les peuples, plus que gouvernements, se ressaisissent et décident — sont plus unis depuis la victoire allemande sur la France. Union plus forte parce qu'elle a été réalisée spontanément, sans tractation diplomatique, dans la souffrance et le sang. La France y gagnera son salut et l'Angleterre d'offrir au monde plus de chaleur communicative, une amitié plus familière, une simplicité moins guindée, une intelligence plus compréhensive. On voudrait que chaque Français et chaque Anglais pensent avec force que la fin de l'amitié anglo-française équivaudrait à une éclipse de la civilisation. Les deux pays furent moins grands par l'étendue de leurs vastes territoires que par leur structure spirituelle. Ensemble, ils peuvent s'améliorer et se compléter et, à leur tour, après la cruelle expérience, apporter à l'univers un nouveau pain de vie, l'ordre de la véritable charité, le lien de la véritable solidarité. Si l'on médit du passé, c'est qu'on a soi-même une âme basse. Le passé restera toujours le seul tremplin solide d'où partir vers le meilleur avenir.

■

II. — LA GRECE

Dans les heures terribles que l'humanité traverse, au milieu des ténèbres qui enveloppent d'une menace effroyable l'univers convulsé, l'image de la Grèce, vaincue mais glorieuse, garde toute sa fine beauté. Nous nous tournons vers elle comme vers un signe de ralliement dans le courage et l'honneur. Ainsi, une petite nation, la plus petite d'Europe a, d'un seul coup, en acceptant le combat disproportionné et en s'y livrant de toute son âme, atteint le sommet de l'honneur. Pendant de longs mois, elle a battu l'Italie ; David, une fois de plus, eut raison de Goliath. Il a fallu qu'à l'aide de son alliée démasquée, l'Allemagne apportât tout le poids de son armure, pour que le Grec, digne fils du plus beau passé du monde, fût vaincu. Dans son malheur, il est plus grand que ses vainqueurs qui ne rougissent pas de leur honteuse victoire. Glorifions la vraie noblesse. L'éternelle Grèce aux rivages enchantés vivra dans l'esprit et le cœur des hommes et sa pure lumière continuera à éclairer le monde de ses feux nuancés. Ceux d'aujourd'hui ont rejoint, sinon dépassé, ces Grecs de l'antiquité dont nos lèvres enfantines aimaient à répéter les noms harmonieux et les actions éclatantes.

Quelle plus instructive histoire que celle de ce peuple qui, avant tous les autres, il y a des millénaires, apporta au monde les plus hautes leçons d'humanité et, toujours le premier, sut donner de la beauté des images exemplaires ? Il fut le spiritualiste des peuples antiques. Le paysan comme l'intellectuel brûlent secrètement d'une vive flamme qui les porte aux plus courageuses actions, au plus pur héroïsme et les maintient, quelles que soient les circonstances, dans une atmosphère de subtile délicatesse.

Son histoire, nous l'avions oubliée. Elle s'impose de nouveau à notre attention. Si nous avions pris la peine de méditer sur des événements très lointains il est vrai, mais d'une permanente actualité, nous aurions mieux compris les réalités de l'heure et aurions pu opposer au barbare une plus utile défense de sagesse héritée. Le miracle grec se renouvelle sans cesse, miracle de lumière et de nuance. « Le grand fleuve d'héroïsme que l'on croyait perdu et glissé sous terre coule de nouveau à pleins bords », écrivait Barrès au début de l'autre guerre pour honorer le martyre de la France. Les mots sont non moins valables pour la Grèce d'aujourd'hui.

Nous pensons à elle en cet anniversaire de l'ultimatum italien et nos remords se réveillent. Hélas ! nous n'avons pu, personne n'a pu lui donner, un moment qu'il fallait, l'aide efficace. Une fatalité semble poursuivre les bons et collaborer avec les méchants. Les forces invisibles qui dirigent l'univers attendent, pour la grande moisson des saintes revanches, que l'humanité unie et purifiée par la souffrance apporte, à l'exemple de la Grèce, sa part entière de sacrifices et qu'elle se présente dans sa conscience retrouvée.

■

III. — DISPUTES

Vaines et lamentables, les disputes qui mettent aux prises des hommes tout de suite portés à juger et à condamner. Nous avons autre chose à faire aujourd'hui que d'accuser de trahison qui a mal apprécié des événements survenus dans des conditions si étranges et avec une rapidité si foudroyante qu'il était presque impossible, au premier moment, de savoir ce qu'il fallait faire. Disputes qui déchirent le cœur et font douter du bon sens des hommes les plus intelligents. C'est maintenant que nous devons avoir recours au refuge de la nuance qui nous permettrait de projeter sur toutes choses des clartés plus subtiles. L'Allemand reste l'ennemi, le seul contre lequel on doive s'acharner. A quoi servent les blessures infligées à ceux qui ne partagent pas nos opinions politiques ou sociales, si nous savons — et sans doute le savons-nous — qu'ils combattent, avec d'autres armes, l'ennemi commun ? Le mal qu'a causé l'Allemand est aggravé du mal que nous faisons à nous-mêmes en torturant notre prochain et en l'amenant à des réactions violentes et douloureuses. La Fontaine avait raison de dire que nous ne croyons d'instinct que ceux qui sont les nôtres et ne voyons le mal que lorsqu'il est venu. Hélas ! depuis des mois et des mois, le mauvais usage des mots de la plus belle des langues, de cette langue française si tolérante et qui peut tout exprimer rien qu'en suggérant, a opposé pour un duel fratricide des hommes qui pourtant n'étaient divisés d'abord que par des détails et que séparent désormais des haines factices, d'autant plus inquiétants. Ce temps est encore marqué pour le malheur. Quand viendront-ils les jours clairs, les heures resplendissantes de la délivrance ? Ne pouvons-nous d'ici là unir nos colères pour qu'à la minute fixée par le destin, la fatalité emporte les tyrans déjà condamnés dans la solitude exaspérée des cœurs ?

GEORGES DUMANI

RAIDS MASSIFS SUR L'ALLEMAGNE

La puissance de la R.A.F. est désormais supérieure à celle de la Luftwaffe

Le 12 août 1941, plusieurs dizaines de bombardiers de la R.A.F. ont effectué, de jour, une violente attaque de deux stations d'énergie électrique situées dans les environs de Cologne. Des dégâts considérables furent causés à l'un comme à l'autre des objectifs. Ci-dessus : l'une des stations, celle de Knapsack, photographiée au cours du raid. Les bombardiers britanniques, volant à une très basse altitude, y ont allumé de nombreux incendies. Ci-contre : la station à la fin du raid. Ajoutons que Cologne occupe la première place parmi les villes allemandes endommagées par la R.A.F.



LES ZONES D'OPERATIONS DE LA R.A.F. EN EUROPE

D'après cette carte, on constate que l'aviation britannique est active au-dessus de la mer du Nord, de l'Atlantique et de la Méditerranée, autour de Gibraltar, Malte, Chypre, Crète, au large de l'Afrique du Nord, en Libye, en Egypte, en Palestine, en Syrie et en Irak. Si l'on ajoute les patrouilles dans le ciel norvégien, sur l'Islande, les îles Féroé et Shetland, on se rendra compte de l'immense effort fourni par la Grande-Bretagne qui a réussi à maintenir des effectifs aériens importants dans toutes ces zones.

« A l'heure actuelle, la R.A.F. est au moins égale à la Luftwaffe en puissance et en quantité d'appareils, sans compter la qualité », a déclaré, la semaine dernière, M. Churchill.

Aujourd'hui, l'aviation britannique est partout et, de plus en plus, elle peut présenter des forces non seulement égales, mais légèrement supérieures à celles de l'ennemi, si l'on prend en considération la question de la qualité des machines volantes.

Aujourd'hui, des avions de la R.A.F. vont par milliers au-dessus de l'Allemagne, des ports d'invasion, paralysant par leur action l'activité ennemie. La semaine dernière, plus de mille bombardiers ont effectué un raid massif sur les grandes villes du Reich, sur les bases nazies de la mer du Nord, sur le littoral français et sur les villes italiennes. Cette action en laisse prévoir d'autres, plus étendues, plus intenses. Elle démontre que désormais la R.A.F. peut frapper et frapper partout.

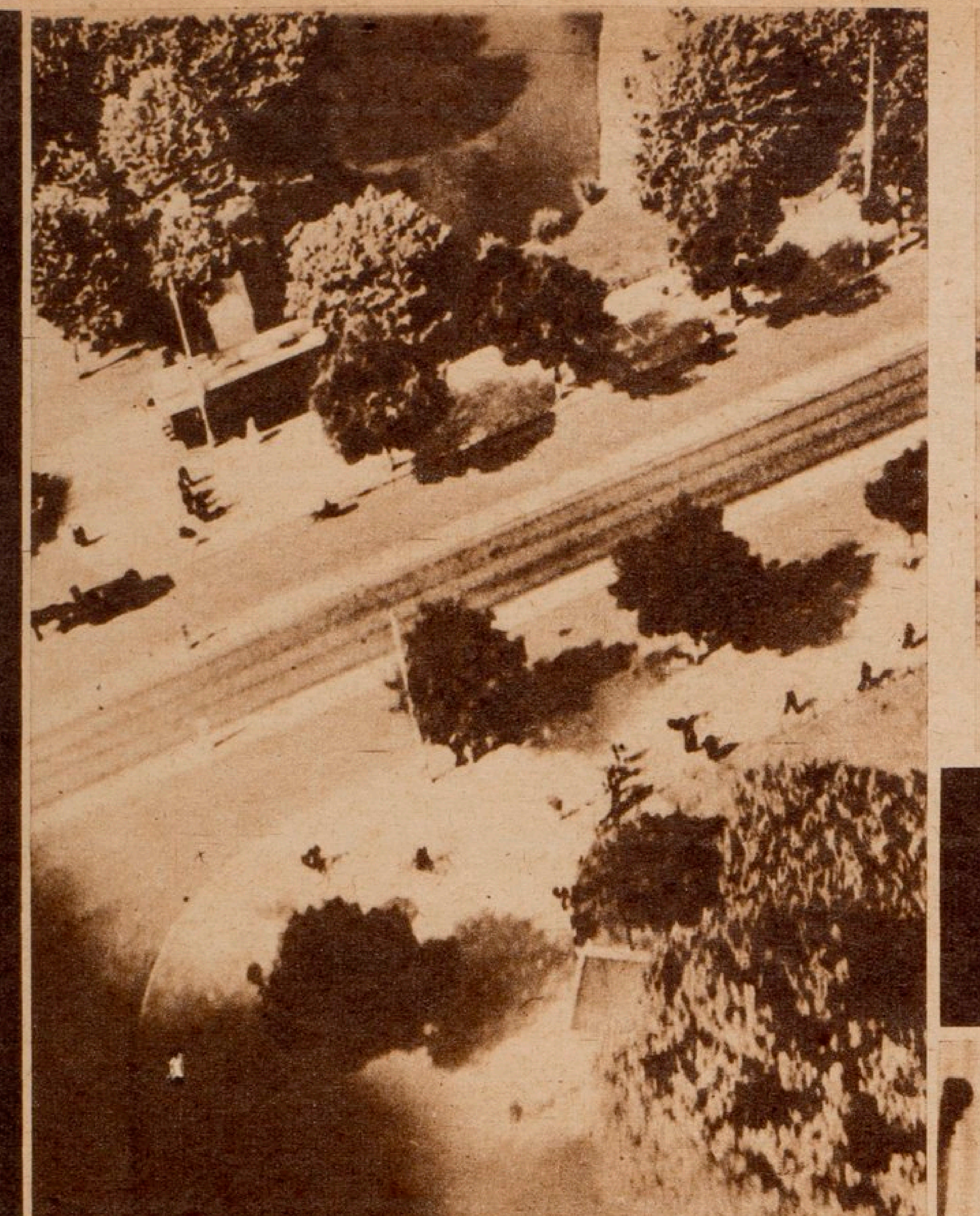
Dans la Méditerranée, où des convois ennemis importants sont envoyés par le fond par des actions combinées de la flotte et de la R.A.F.

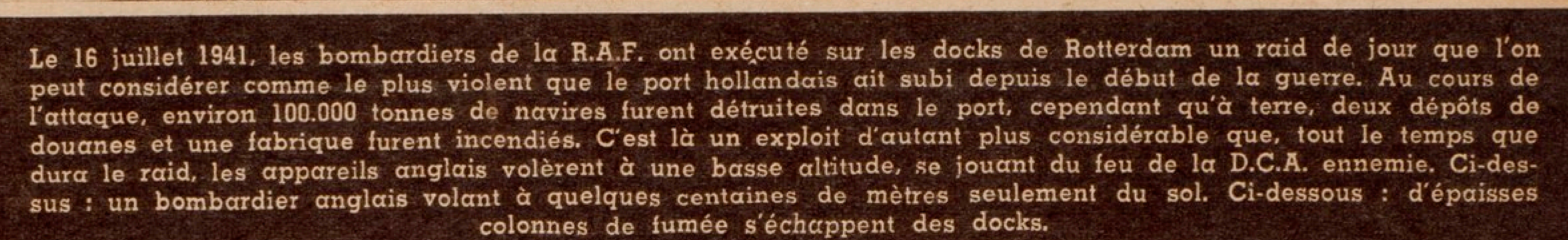
Dans le Proche-Orient, en Palestine, en Syrie, en Irak et en Iran, où les nouveaux aérodromes aménagés reçoivent d'importants effectifs d'avions de tous les types.

Aux Indes, en Malaisie, dans les îles de la mer de la Sonde, des forces importantes sont concentrées, prêtes à faire échec à toute tentative nippone.

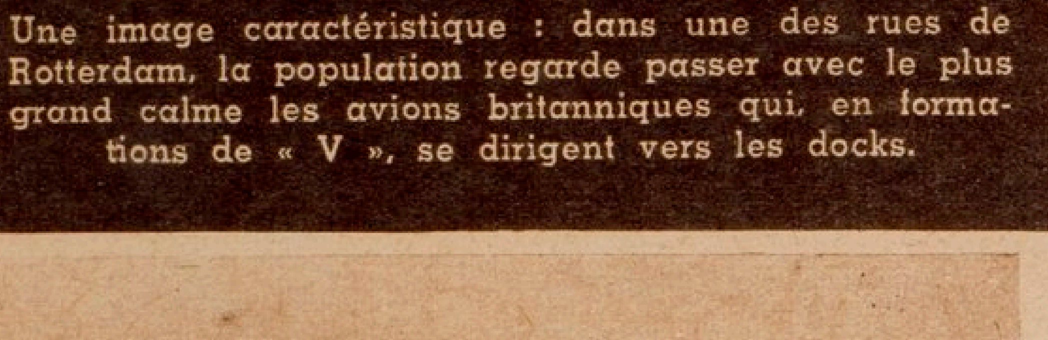
A l'importance des effectifs vient s'ajouter la variété toujours croissante des différents types : toute la production américaine, avec ses forteresses volantes, ses chasseurs qui atteignent des vitesses records, les nouveaux Spitfire, les Hurricane, les Wellington, les Blenheim, les Catalina, les Sunderland, les Hudson, et surtout le terrible Beaufighter dont on a annoncé l'entrée en lice en Méditerranée.

Les temps de la suprématie allemande dans les airs sont révolus. L'égalité annoncée par M. Churchill n'est pas une fin. Ce n'est que le point de départ vers une supériorité toujours croissante, qui prendra des proportions pouvant influer sur le sort de toute la guerre.

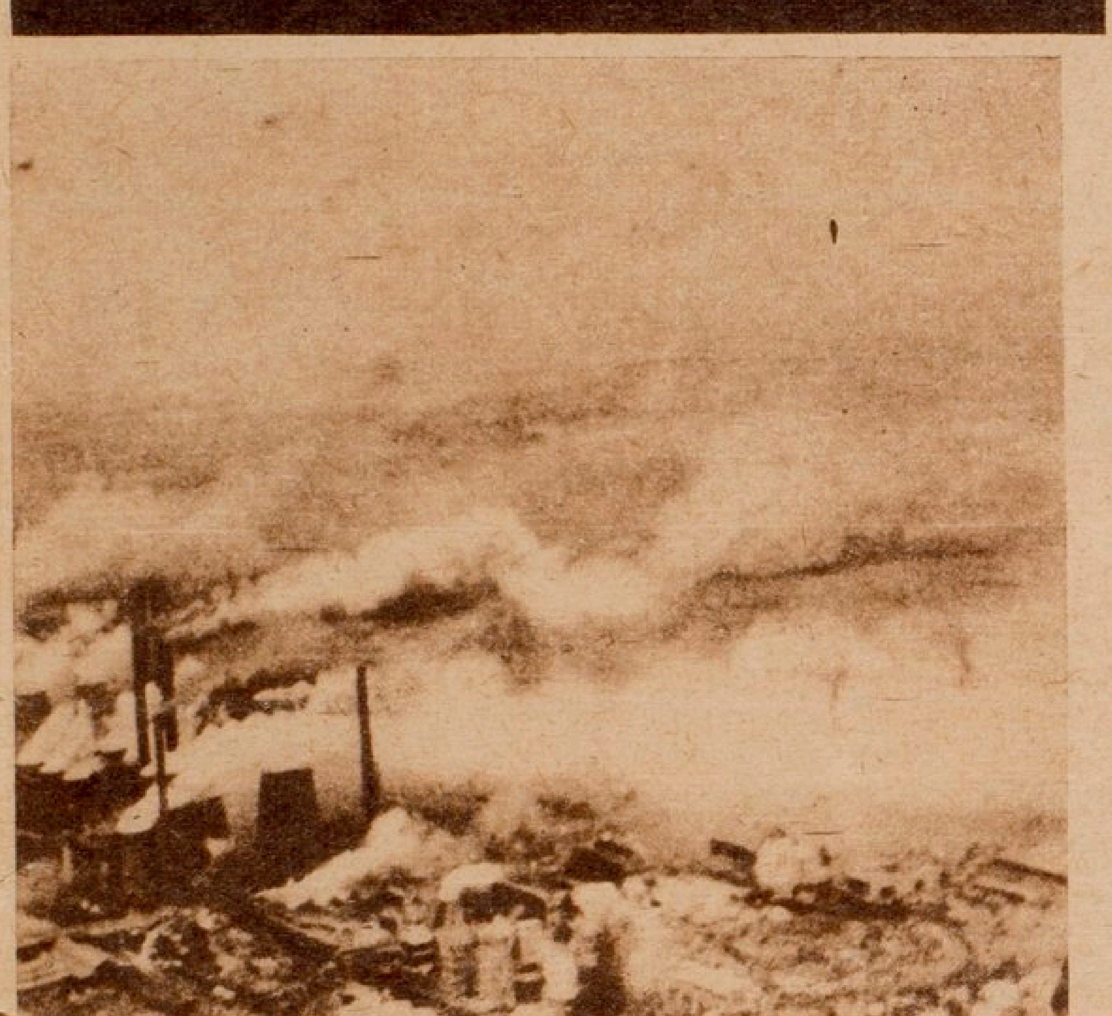




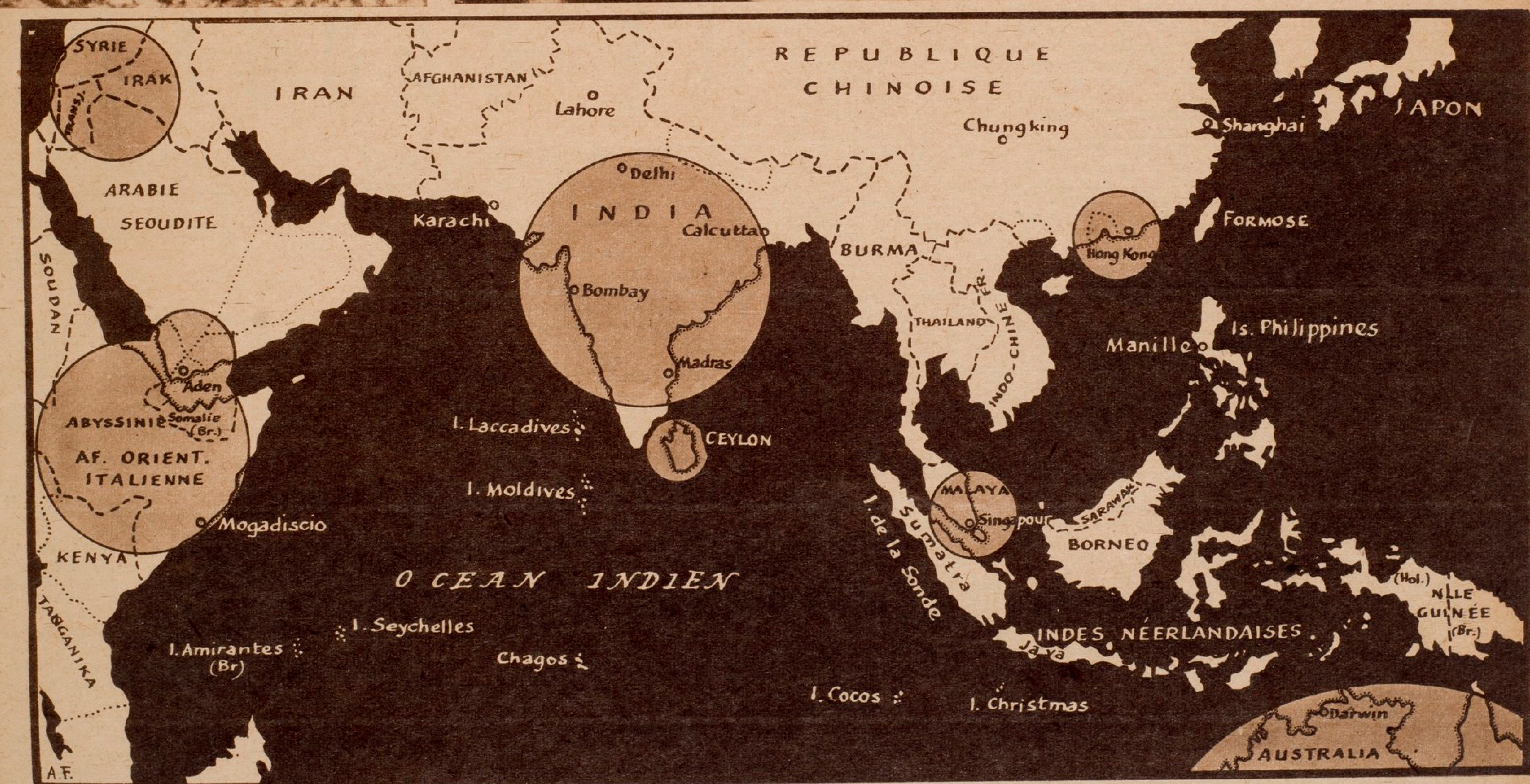
Le 16 juillet 1941, les bombardiers de la R.A.F. ont exécuté sur les docks de Rotterdam un raid de jour que l'on peut considérer comme le plus violent que le port hollandais ait subi depuis le début de la guerre. Au cours de l'attaque, environ 100.000 tonnes de navires furent détruites dans le port, cependant qu'à terre, deux dépôts de douanes et une fabrique furent incendiés. C'est là un exploit d'autant plus considérable que, tout le temps que dura le raid, les appareils anglais volèrent à une basse altitude, se jouant du feu de la D.C.A. ennemie. Ci-dessus : un bombardier anglais volant à quelques centaines de mètres seulement du sol. Ci-dessous : d'épaisses colonnes de fumée s'échappent des docks.



Une image caractéristique : dans une des rues de Rotterdam, la population regarde passer avec le plus grand calme les avions britanniques qui, en formations de « V », se dirigent vers les docks.







EN EXTREME-ORIENT, L'AVIATION BRITANNIQUE VEILLE

En étroite collaboration avec l'aviation australienne, la R.A.F. tient fortement les positions importantes de l'Empire britannique en Extrême-Orient. A partir de l'Afrique orientale, l'activité des forces aériennes anglaises auxquelles viennent s'adjoindre celles d'Australie s'étend sur les Indes, Ceylan, la Malaisie, Hong-Kong et la côte septentrionale de l'Australie.

LES RUSSES NE CAPITULERONT PAS

nous déclare un officier yougoslave arrivé récemment de Russie

Le colonel ...., de l'état-major yougoslave, accomplit de nombreuses missions en Bulgarie, en France, en Italie et en Russie ; il a quitté Moscou le 3 juin 1941, trois semaines avant le déclenchement de la bataille, et nous fait part de quelques impressions qu'il a retirées de ses contacts avec l'armée russe. Son entourage assure qu'il ne s'est trompé dans aucune de ses prévisions dans la guerre actuelle.

J'ai été envoyé par mon pays depuis l'année 1940 à Moscou, pour suivre la situation militaire. J'avais passé ma jeunesse en Russie, à l'Ecole d'artillerie, et je connaissais le russe mieux que le serbe, ma langue maternelle.

Dès mon arrivée, le 6 septembre 1940, je me suis rendu compte des grands changements apportés dans l'armée russe depuis quelques années. Antérieurement, le désordre et un esprit libertaire empêchaient l'exécution des mouvements rapides et coordonnés. Les soldats pouvaient dire « camarade » à leurs officiers, et cela, avec mille détails semblables, n'incitait pas à l'obéissance, mais à la critique. L'avènement de Timochenko, en mai 1939, coïncide avec la prise de mesures rigoureuses assurant la discipline militaire. Pour agrandir l'armée, les classes ne sont plus renvoyées à la fin de leur période : elles sont maintenues sous les drapeaux. Les sanctions disciplinaires sont aggravées. Un règlement nouveau permet à l'officier de tuer un soldat s'il désobéit de mauvaise foi. La rigueur de cette règle ne se trouve dans aucune autre armée, à ma connaissance. Le salut des supérieurs devient obligatoire, contrairement au passé, et l'on fait des efforts répétés pour augmenter les cadres. Malgré cela, les cadres russes sont difficiles à recruter, et je lis dans les communiqués russes que des batteries sont confiées à de simples lieutenants et que des colonels commandent des divisions entières, par contraste avec l'armée italienne, par exemple, où l'on voit un lieutenant-colonel diriger une batterie.

J'ai connu Timochenko

Timochenko apporte partout son inspiration énergique. C'est un manœuvrier qui ne craint pas de plier les volontés humaines et de faire des sacrifices pour arriver à ses fins. Simple paysan de Bessarabie, il est arrivé dans la Révolution à faire reculer une division de cavalerie « blanche » avec un régiment de cavalerie qu'il commandait. Il a entamé sa carrière militaire comme simple recrue en 1915 dans l'armée du tsar. Boudienny, plus calme, quoique aussi méthodique que Timochenko, était également sergent dans un régiment de cavalerie avant la Révolution. Il est resté dans la carrière militaire, parce qu'il est difficile de changer d'orientation, ne craignant pas de s'associer au nouveau régime.

J'ai connu d'autres personnalités au cours de ma mission : Lazovsky, Chapochnikoff, ancien colonel de l'armée impériale, Meretzkoff, qui défend le front nord, l'amiral Haller, commissaire à la Marine, Vichyski, adjoint au ministère des Affaires Etrangères. Elles m'ont frappé par leur sérieux et la détermination qui les inspirait dans leurs tâches. Le plus grand secret entourait la préparation et l'exécution des décisions.

Rien n'arrête les Russes

Les Russes ont certes commis des fautes dans l'organisation de leur armée. Dans la guerre de Finlande, par des froids dépassant -35°, ils envoyèrent des régiments d'Ukraine qui souffrirent beaucoup ; mais ils n'hésitent devant aucun moyen de lutte. ILS SONT ANIMES DE L'ESPRIT QUE JE POURRAIS APPELER EGYPTIEN, CELUI QUI A PRESIDE A LA CONCEPTION DES MONUMENTS DE L'EGYPTE ANTIQUE. RIEN NE LES ARRETE.

ILS SONT INFORMES DE TOUS LES MOUVEMENTS DIPLOMATIQUES ET MILITAIRES DU MONDE. Nous attendions à Moscou la guere pour le 15 juin et chacun savait qu'elle était inéluctable. De même, la nuit du 5 avril 1940, nous signions avec Staline et Molotov un pacte de non-agression russo-yougoslave, et nous sûmes ainsi que la guerre était commencée. En effet, le lendemain, les nouvelles nous apprenaient l'invasion de notre pays par l'Allemagne. Nous savions la force réelle de l'armée allemande. Sans la sous-estimer, nous connaissions le bluff dont elle a profité dans ses victoires rapides. Ainsi, la tactique d'attaque par les tanks et les avions en piqué n'a été perfectionnée qu'en 1939, après la bataille de Pologne. La première fois que les tanks et les « Stukas » ont collaboré dans l'attaque fut dans le sud-ouest de la Pologne, où une forteresse subit leur assaut répété et céda. Durant l'hiver 1940, l'armée allemande s'entraînait, et des nouvelles auxquelles l'on ne prêtait pas suffisamment d'attention en Europe rapportaient la tactique foudroyante. Les territoires sudètes arrachés à la Tchécoslovaquie en 1938 servirent de champs de manœuvres, et la technique ne fut mise au point qu'en mars 1940. En France et en Belgique, elle fut mise à l'épreuve avec le succès que vous connaissez. Mais le chiffre de leurs effectifs n'était pas aussi important qu'on le claironnait en Allemagne. L'ALLEMAGNE A COMMENCE LA GUERRE AVEC 80 DIVISIONS DE PREMIERE LIGNE ET 6 DIVISIONS BLINDEES SEULEMENT.

La propagande et la tactique russes

Informés avec cette précision, il était peu probable que les Russes se laisseraient surprendre par leur défaut d'organisation. Ils ont des effectifs plus nombreux que les Allemands. Leurs troupes n'ont jamais manqué de matériel ou de nourriture. Ils savent qu'ils ont fondé leur propagande de 1917 sur la famine de l'armée et ils ne peuvent pas courir le même risque. Les Allemands ont répandu que l'armée russe était mal équipée, qu'elle n'avait pas de fusils, que ses chars d'assaut étaient construits de laiton, mais ces mensonges étaient forgés de toutes pièces. La constitution d'une armée est fondée sur des données mathématiques. Quand l'on possède les techniciens, les matières premières et les machines nécessaires, il est illogique de croire à l'impossibilité de construire des armes.

Les Russes ont préparé leur peuple à l'utilisation du territoire, à la guerre d'usure. Les cinémas et les théâtres amplifiaient le thème de la défense de la patrie. La campagne de Napoléon de 1812 était rappelée et l'on représentait les généraux russes Souvorov et Koutouzof sur la scène, préparant les ordres de retraite, discutant les moyens d'abattre l'ennemi. Ils parlent aux paysans et leur demandent de faire le vide devant l'ennemi, de ruiner les pas aventurés hors du camp. Le général Koutouzof reçoit à Berlin, dans la salle d'honneur de l'hôtel de ville, les clefs de la cité. Après tout, dit-on, les Russes sont allés en Allemagne, mais les Allemands n'ont jamais foulé le sol de Moscou en vainqueurs. L'hetman Platow, qui avait poursuivi Napoléon avec huit mille cosaques, ruinant ses communications, est donné en exemple héroïque.

La ligne de la Volga

LES RUSSES NE CAPITULERONT PAS, J'EN SUIS CONVAINCU. Ils ne se décourageront pas. Ils ont transporté leurs machines quand ils l'ont pu, brûlé ce qu'ils ne pouvaient enlever, et ils reconstruiront à l'arrière ce qui leur manque. ILS ONT, SEMBLE-T-IL, CONSTITUE UNE LIGNE DE DEFENSE SUR LA VOLGA, ET L'ARMEE ALLEMANDE EST DISTANTE DE 1.000 KILOMETRES SUR CERTAINS POINTS DU COURS DU FLEUVE. LES TROIS GRANDES VILLES, MOSCOU, LENINGRAD, GORKI, CENTRE INDUSTRIEL SUR LA VOLGA, SONT LIBRES. Ils ont construit des fortifications qu'ils défendront jusqu'au dernier homme. Ils feront bientôt la guerre en hiver, en hommes aguerris contre le froid. Je me souviens que l'an dernier, le thermomètre est descendu à -50° à Moscou, et il était pénible de sortir. LA GUERRE D'HIVER NECESSITE DU MATERIEL SPECIAL ET SURTOUT DES HOMMES ENTRAINES. LES ALLEMANDS NE LA SOUFFRIRONT PAS.

Le départ de Timochenko dans le Sud peut laisser prévoir, semble-t-il, la création d'un front nouveau, ou la préparation d'une nouvelle offensive. Hypothèses qui s'harmonisent avec son caractère de chef hardi et manœuvrier.

Sur le front russe



Cette photographie, transmise de Moscou à Londres par bélinogramme, a une grande valeur documentaire. Elle montre, en effet, pour la première fois, des parachutistes russes ayant atterri derrière les lignes allemandes et s'apprêtant à prendre l'ennemi par surprise.

LE CAUCASE :

Avec les progrès réalisés ces derni... en Crimée et en Ukraine, le danger ... le Caucase se précise. Quelles ont ... succès d'une elle...

L'attaque du Caucase peut être envisagée de deux façons. Elle peut être considérée comme une fin en elle-même, Hitler se contentant de mettre la main sur les puits de pétrole d'une des régions du monde les plus riches en carburant. Elle peut être considérée comme un moyen, Hitler voulant se servir du Caucase soit pour barrer la route au ravitaillement anglo-américain de la Russie, soit pour déclencher une attaque contre les Indes, soit pour s'emparer des champs pétrolifères de l'Iran et de l'Irak, soit encore pour essayer d'atteindre le canal de Suez par la Turquie, la Syrie et la Palestine.

Avant d'étudier les possibilités d'une attaque contre le Caucase et celles d'une marche en direction des Indes ou Moyen-Orient, il convient de relever que ce n'est pas d'aujourd'hui que la possession du Caucase préoccupe l'Allemagne. Ayant réussi, au cours de la dernière guerre, à s'installer en Ukraine et en Crimée, le haut commandement allemand rêvait déjà de s'emparer des champs pétrolifères du Caucase. Ludendorff disait : « Il faudra que nous allions nous-mêmes chercher le pétrole à Bakou. » Le géologue Niedermeyer et Wassmuss, consul d'Allemagne à Bouchir, avaient d'ailleurs reçu comme mission de soulever les tribus de la Perse, déclenchant une espèce de « djihad » à la faveur duquel les troupes germano-turques se seraient emparées de la Perse et auraient ensuite poussé jusqu'au Caucase.

LES NAZIS AU CAUCASE

Dès le début de cette guerre, Hitler essaya de rallier la Russie à un gigantesque projet d'attaque contre les Indes. Afin de faciliter l'exécution de ce projet, des « touristes » allemands étaient envoyés en Afghanistan, tandis que le fameux Dr Todt et plusieurs équipes de spécialistes se rendaient dans le Caucase pour y aménager des routes. A quelque temps de là, Staline fut également sollicité d'accepter que quelques centaines de spécialistes allemands fussent expédiés à Bakou, afin d'y développer l'extraction du pétrole. Ce n'est, en effet, qu'en 1943 seulement, que le bassin de Bakou donnera son plein rendement et sera la source en exploitation la plus abondante du monde.

Quoi qu'il en soit, et pour des raisons qui n'ont pas encore été éclaircies mais qu'il est assez facile de comprendre, Staline fit la sourde oreille aux sollicitations d'Hitler.

La pression allemande devait, cependant, reprendre, mais dans un autre sens. Peu de temps avant que n'éclate la révolte de Rachid Ali en Irak, l'Allemagne aurait demandé à la Russie d'autoriser l'installation, dans le Caucase, de sept divisions nazies. Le plan allemand était, à l'époque, de profiter de ce que l'Angleterre était occupée par la rébellion irakienne pour organiser une poussée en direction de l'Iran et de ses pétroles. Mais la révolte de Rachid Ali éclata trop tôt, ou bien elle fut réprimée trop vite. Le fait est, cependant, qu'Hitler dut renoncer à son projet d'attaque. Il n'en garda pas moins ses sept divisions dans le Caucase, soit qu'il attendit une occasion plus propice, soit qu'il nourrit l'espoir secret de réaliser une mainmise pacifique du territoire. Ce n'est que quelques semaines avant l'agression contre la Russie qu'Hitler, sentant que ses relations avec Staline allaient aboutir rapidement à une crise, se décida à retirer ses troupes.

UNE ATTAQUE DE CRIMÉE

Les opérations qui se déroulent actuellement en Crimée constituent, du point de vue allemand, les préliminaires de l'attaque contre



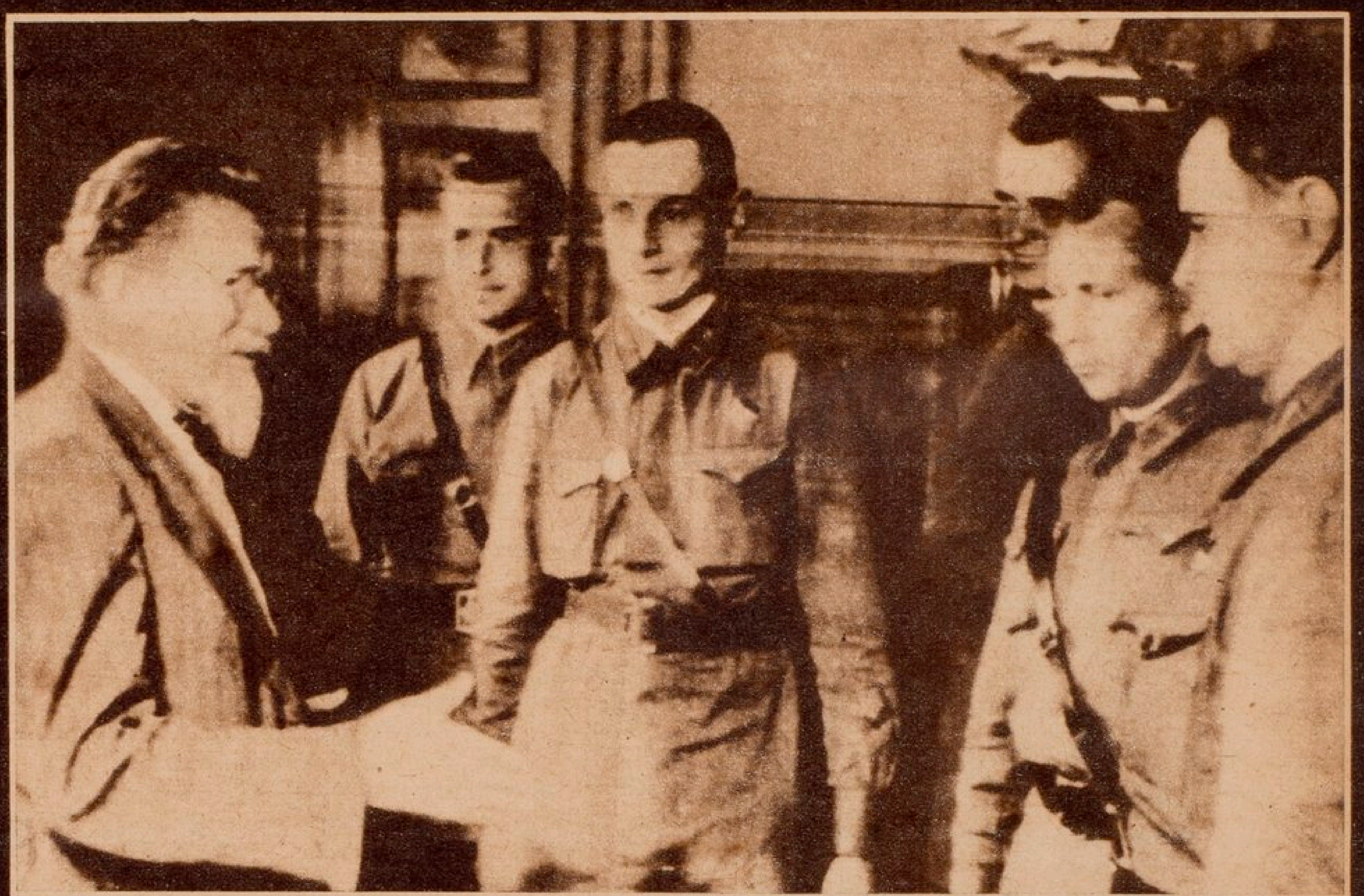
des plus grands obstacles auxquels se heurte l'avance allemande en Russie est constitué les mines que les troupes soviétiques placent dans les régions du territoire évacuées par s et qu'elles font ensuite sauter à l'approche de l'ennemi. Voici deux soldats russes procé- t au placement de ces mines dont l'explosion accroîtra encore le chiffre des pertes nazies.



Les Russes détruisent tout dans leur retraite, et c'est dans des villes dévastées que les troupes allemandes pénètrent. A Odessa, par exemple, les nazis — en dépit des affirmations de leur propagande — n'ont trouvé que ruines et désolation. Voici une photographie d'une autre ville détruite par les Russes avant son évacuation. Ici aussi, les Allemands ne tireront aucun profit.



groupe de cosaques, membres des « Forces volontaires populaires », l'équivalent de la me Guard » anglaise, au bivouac. Les cosaques sont des cavaliers uniques au monde. Ce eux qui, au début de la guerre, détruisirent les deux premières divisions roumaines qui tentèrent de pénétrer en Bessarabie.



Dans son bureau au Kremlin, M. Kalinine, président des Républiques socialistes soviétiques, félicite un groupe d'officiers qu'il vient de décorer pour leur bravoure au front. Staline, qui est le chef réel du gouvernement soviétique, n'est que le secrétaire du Comité Central du parti communiste. (Photo transmise par radio de Moscou à Londres)

UNE PROIE DIFFICILE

erniers jours par les troupes nazies njer d'une attaque allemande contre ont les difficultés et les chances de elle expédition ?

le Caucase. La Crimée entre les mains des troupes nazies, ces dernières ont, en effet, la possibilité de prendre pied dans le Caucase par le détroit de Kerch, ce qui est beaucoup plus facile que de descendre de Rostov, qui résiste toujours, vers Iékatérinodar et Tuapse par la voie ferrée de Pavlovsk, d'Armavir et de Maikop. Entre Rostov et Iékatérinodar, les dépêches nous ont annoncé que les Russes ont massé des forces considérables qui sont, en quelque sorte, l'avant-garde de l'armée chargée de défendre les pétroles du Caucase. Qu'il veuille éviter un choc avec ces forces ou qu'il cherche, au contraire, à les prendre dans un mouvement de tenailles, l'état-major allemand doit nécessairement, tout d'abord, en finir avec la Crimée. Or la Crimée, qui est défendue par quelque quatre divisions parfaitement équipées, tient depuis plusieurs semaines. Il est probable qu'elle résistera encore, et cela d'autant plus que la tâche des envahisseurs se complique du fait que le territoire manque relativement de voies de communication. Il n'est, en effet, relié au reste de la Russie que par une seule ligne de chemin de fer, suivant le parcours Kharkov, Mélitopol, Simféropol et Sébastopol, et deux routes qui vont du nord au sud de la presqu'île.

Si la possession de la Crimée est, en tout cas, de nature à faciliter une attaque allemande contre le Caucase, celle-ci n'en demeure pas moins une entreprise considérable, comportant des difficultés plus nombreuses, peut-être, que les diverses opérations qui se sont déroulées jusqu'ici.

LES MONTAGNES DU CAUCASE

Le Caucase, en premier lieu, possède des défenses naturelles difficilement franchissables. Composé de la Géorgie, de l'Arménie et de l'Azerdaïdjan, il comporte de nombreuses montagnes qui constituent autant d'obstacles à une éventuelle avance de forces motorisées. Si on la rapproche des autres « blitzkriegs » allemands, l'avance nazie en Russie s'est déroulée jusqu'ici à un rythme assez peu rapide. Or, les opérations ont eu lieu en terrain absolument plat. Cela permet de se faire une idée du ralentissement que la poussée allemande subira dès qu'elle aura atteint les élévations du Caucase.

En dépit, en effet, de l'expérience des Balkans, il reste toujours qu'une région montagneuse constitue un obstacle au « blitzkrieg ». Si les hauteurs de Yougoslavie et de Grèce ont été incapables d'arrêter l'élan des forces motorisées nazies, c'est que les troupes allemandes y ont combattu dans des conditions de supériorité numérique et matérielle écrasantes. En Russie, ce n'est point le cas et Hitler, s'il veut s'emparer du Caucase, devra venir à bout d'une armée nombreuse et bien équipée. Les précisions manquent au sujet de cette armée, dont l'état-major se trouve actuellement à Tiflis, sur la ligne du pipe-line qui relie Bakou à Batoum. Ce n'est pas exagérer, cependant, que d'affirmer qu'elle est au moins de l'ordre d'un million d'hommes, les dépêches ayant annoncé il y a quelque temps que le maréchal Timochenko, qui, comme on le sait, assume la défense du front du Caucase, venait de recevoir 500.000 nouveaux soldats parfaitement équipés et entraînés et venus de Sibérie. Si l'on tient compte des obstacles naturels, c'est là une force suffisante pour barrer la route à une avance allemande. Il ne faut pas oublier, d'autre part, que l'armée du maréchal Timochenko pourrait, le cas échéant, compter sur les forces britanniques de l'Iran et des Indes, placées sous le commandement du général Wavell.

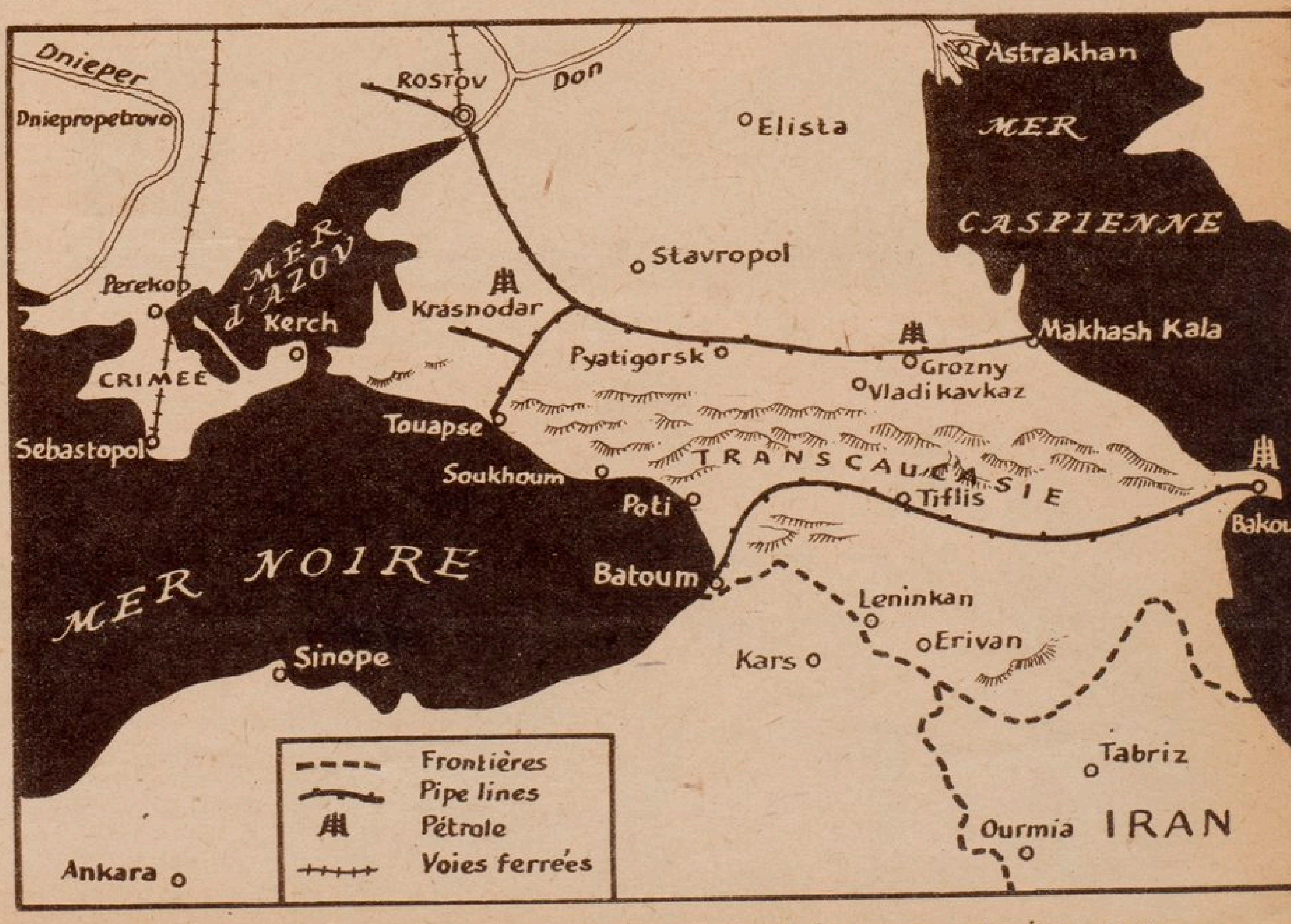
LE CAUCASE EST FORTIFIÉ

Depuis que le danger d'une attaque allemande contre le Caucase s'est ébauché, le commandement soviétique ne s'est pas contenté d'y organiser une armée puissante. Il en a également fortifié à l'extrême les grandes villes et les principaux ports : Iékatérinodar, Stavropol, Vladikavkaz, Tiflis, Alexandropol, Elisabethpol, Kars, Poti, Novorossik, Petrovsk, Batoum, Bakou ont vu adjoindre aux défenses dont elles disposaient déjà dans le passé, des fortifications nouvelles, du même type, dit-on, que celles qui permettent à Léningrad de résister depuis si longtemps. Des troupes de choc y ont été installées et y sont prêtes à repousser toute tentative ennemie de débarquement aérien ou naval.

Tout comme en Crimée, la pénurie relative des moyens de communication n'est pas faite, dans le Caucase, pour faciliter la tâche d'un agresseur. Un certain nombre, parmi les lignes de chemin de fer qui desservent le territoire : ligne de Bakou à Batoum, par Tiflis et Elisabethpol, ligne de Bakou à Rostov, par Vladikavkaz et Stravopol, sont à voie unique. Quant aux deux routes militaires principales qui traversent la chaîne du Caucase et qui relient Tiflis à Vladikavkaz, d'une part, et à Koutais, de l'autre, elles sont inaccessibles aux gros transports, lesquels doivent contourner le massif caucasien par la mer Noire ou la mer Caspienne, ce qui porte le trajet de 400 kilomètres à 1.200 kilomètres ; de plus, ce parcours est très souvent bloqué par les neiges.

Telle est la façon dont, de prime abord, se présente une éventuelle attaque allemande contre le Caucase. Il s'agit d'une entreprise diffi-

(Lire la suite en page 13)

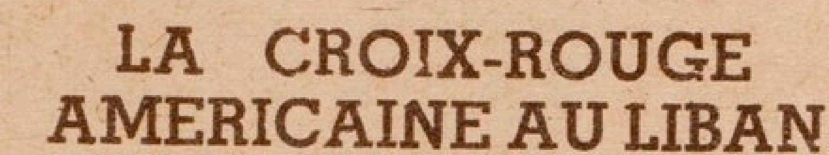


Le Caucase dont Hitler convoite le pétrole et les ressources immenses.

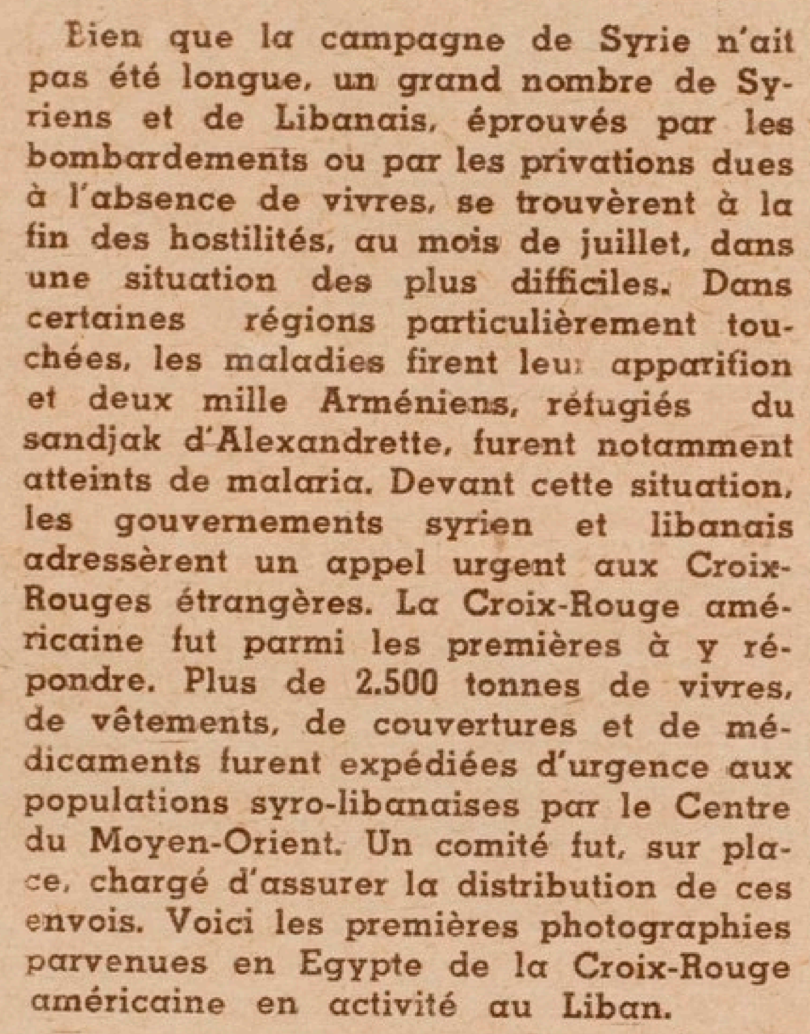


Un représentant de la Croix-Rouge américaine examine, à Beyrouth, l'une des maisons endommagées par les bombardements au cours des hostilités.

Cette Libanaise, mère de neuf enfants, a eu sa maison détruite par une bombe. Un délégué de la Croix-Rouge lui remet un châle en laine, tricoté par une dame de Boston et que les deux plus âgés parmi ses fils considèrent avec curiosité.



LA CROIX-ROUGE AMERICAINE AU LIBAN



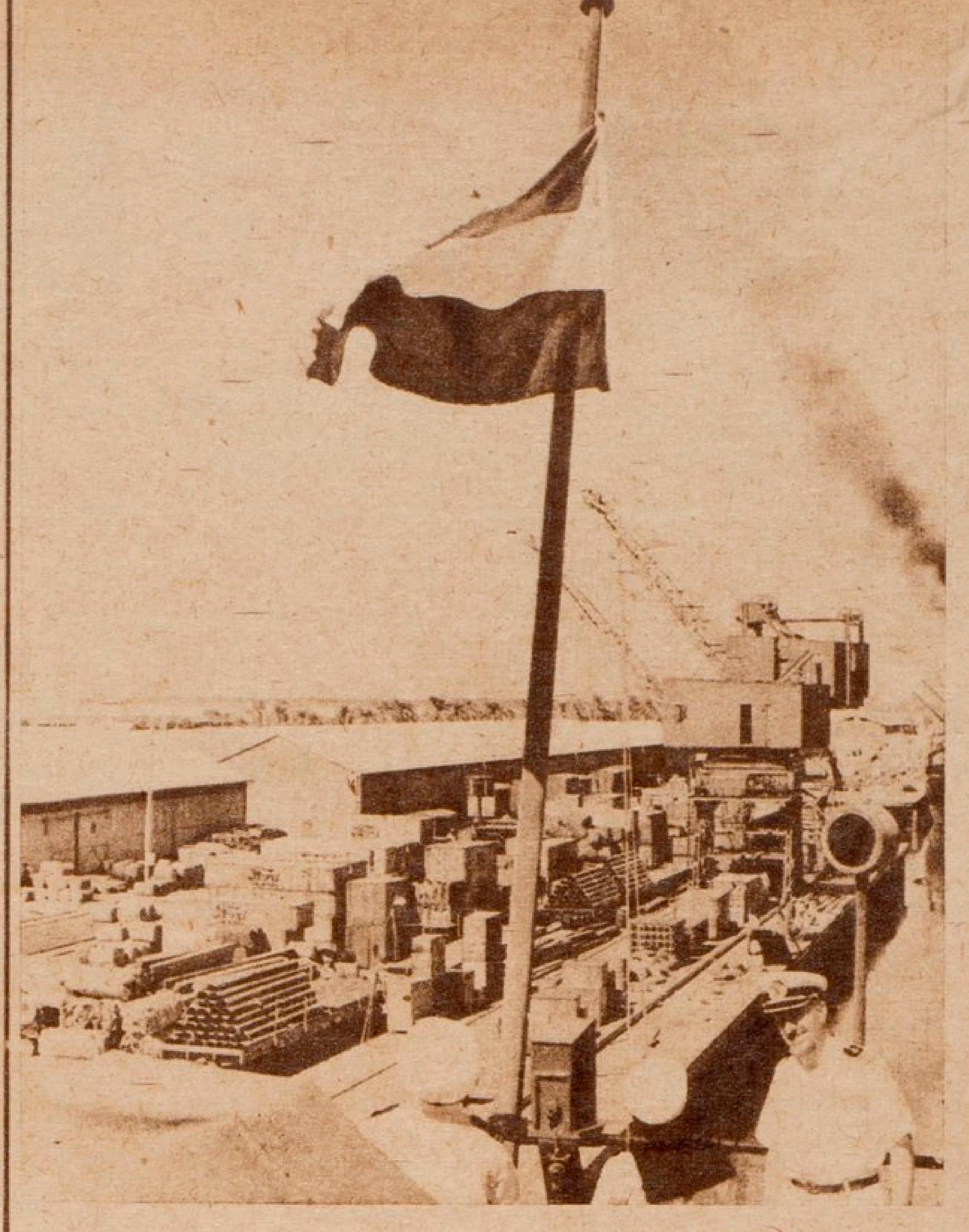
Bien que la campagne de Syrie n'ait pas été longue, un grand nombre de Syriens et de Libanais, éprouvés par les bombardements ou par les privations dues à l'absence de vivres, se trouvèrent à la fin des hostilités, au mois de juillet, dans une situation des plus difficiles. Dans certaines régions particulièrement touchées, les maladies firent leur apparition et deux mille Arméniens, réfugiés du sandjak d'Alexandrette, furent notamment atteints de malaria. Devant cette situation, les gouvernements syrien et libanais adressèrent un appel urgent aux Croix-Rouges étrangères. La Croix-Rouge américaine fut parmi les premières à y répondre. Plus de 2.500 tonnes de vivres, de vêtements, de couvertures et de médicaments furent expédiées d'urgence aux populations syro-libanaises par le Centre du Moyen-Orient. Un comité fut, sur place, chargé d'assurer la distribution de ces envois. Voici les premières photographies parvenues en Egypte de la Croix-Rouge américaine en activité au Liban.



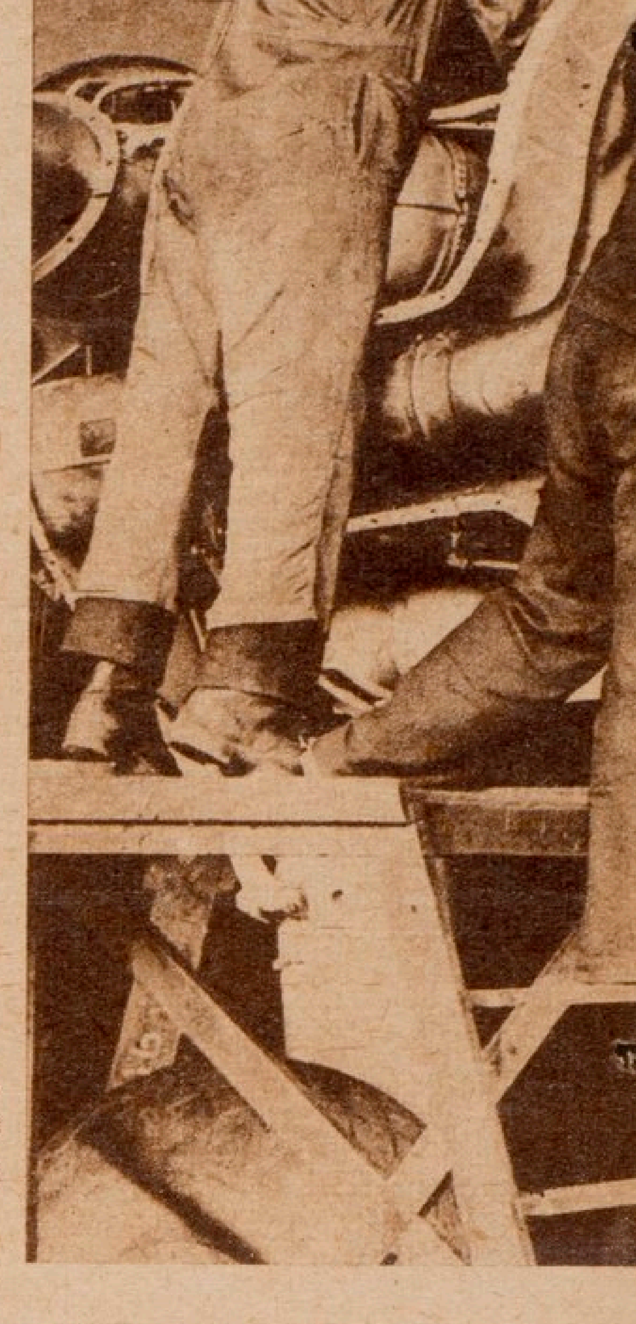
M. Alfred Naccache, chef du gouvernement libanais discute de certaines questions concernant les secours apportés aux populations avec l'un des délégués de la Croix-Rouge, M. Raymond Patouillet, du Caire.



Ces sept enfants arméniens sont atteints de malaria. Une épidémie se déclara à un moment donné, mais grâce aux mesures prises, elle fut rapidement enrayée. En six semaines, 32.000 tablettes de quinine furent distribuées à 3.200 malades.



Un convoi hollandais en haute mer. Au mât d'un des cargos, le pavillon national claque fièrement au vent.



Quelque part en Ecosse, dans l'une des bases d'opérations de l'aviation de la flotte hollandaise, des spécialistes néerlandais procèdent à la mise au point d'un avion dans le hangar de la base.

Un sous-marin hollandais a torpillé un navire de l'Axe...

De temps en temps, un communiqué de la marine royale néerlandaise annonce qu'un sous-marin hollandais a coulé en Méditerranée un transport de troupes ou un navire de ravitaillement ennemi.

C'est que la marine hollandaise a une tradition aussi vieille que celle de la marine britannique. A Drake et Nelson, les Néerlandais opposent De Ruyter et Tromp.

Pour des raisons évidentes, il est impossible de révéler la force actuelle de la marine hollandaise, mais elle est bien plus importante qu'on ne se l'imagine en général.

Un croiseur à moitié fini en fuite

Il a fallu aux nazis quelques jours seulement pour venir à bout des Pays-Bas, mais ces quelques jours ont suffi, non seulement pour faire éloigner la flotte, mais aussi pour sauver tous les navires qui se trouvaient en construction ou en réparation.

Dans une immense cale à Rotterdam, alors que la Luftwaffe détruisait sauvagement la ville, le croiseur « Heemskerck », un des plus grands navires de la flotte royale hollandaise, se trouvait à moitié achevé dans le port. Le bâtiment semblait irrémédiablement perdu. Déjà, les Allemands parlaient de cette belle unité qui allait être ajoutée à leurs effectifs navals ; c'est pourquoi les avions d'Hitler, par ordre supérieur, épargnèrent pendant un moment cette partie du port. Il n'en fallait pas plus aux ouvriers et ingénieurs néerlandais pour lancer le navire et, malgré les efforts de l'aviation allemande, qui s'était rendu compte — trop tard — de ce qui se passait, réussir à lui faire quitter les eaux hollandaises et à le conduire, durant la nuit, dans un port britannique, grâce à l'aide des puissants remorqueurs dont Rotterdam était doté.

Pendant plusieurs heures, alors que la bataille aérienne se poursuivait avec intensité, ces ouvriers avaient travaillé, avec l'énergie du désespoir, à peindre et à aménager le croiseur pour lui permettre d'effectuer sa périlleuse traversée, tandis qu'à ses côtés, montant la garde, des contre-torpilleurs munis de canons antiaériens tiraient salve après salve contre les avions ennemis.

* * *

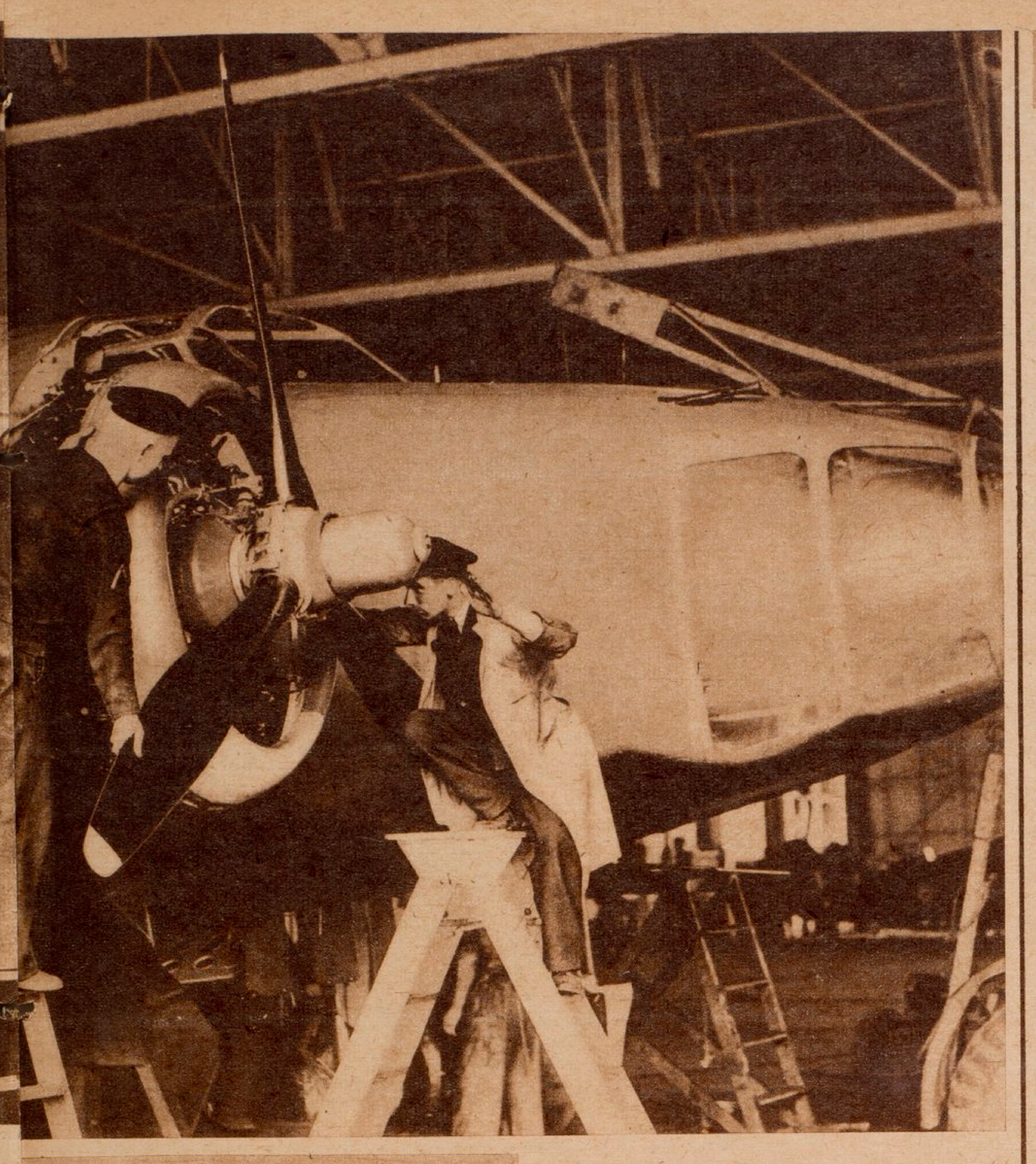
Parmi ces contre-torpilleurs, affectés à la défense du « Heemskerck », se trouvait le « Jan Van Galen ». Ses canons crachaient la mitraille, alors que dans les airs les Stukas volaient comme des mouches empoisonnées.

Finalement, une torpille aérienne atteignit le « Jan Van Galen », alors que le soleil se couchait à l'horizon. Il donna de la bande et coula en quelques minutes, entraînant dans la mort une partie de son équipage. Mais il avait contribué à sauver le puissant croiseur et avait sombré pavillon haut.

Ce qu'était la flotte néerlandaise avant la guerre

Bien qu'on ne puisse pas dire encore l'importance actuelle de la flotte néerlandaise, les almanachs de marine donnent des détails sur sa force d'avant-guerre. Elle se composait de cinq croiseurs et deux en chantier, de trois navires garde-côtes, de huit destroyers — et quatre autres en construction — de douze navires lance-torpilles et trente-deux en construction et de vingt et un sous-marins auxquels il fallait ajouter neuf non achevés. La Hollande avait aussi sept canonnières, seize dragueurs de mines et un grand nombre de navires moins fortement armés, destinés à la protection des pêcheries et à la surveillance de la contrebande.

Tous ces bâtiments, y compris ceux qui





Des marins hollandais procèdent au transport des bombes qui, quelques moments plus tard, seront chargées à bord d'un des appareils. La tâche de ces derniers consiste notamment à assurer la protection des convois.

étaient en voie d'achèvement, parvinrent, grâce au courage et à la ténacité de leurs équipages, à s'éloigner des rivages, avant l'arrivée des nazis.

Le premier ordre de la reine avait été, dès le matin de l'attaque allemande : « Sauvez la flotte ! » Et alors que les armées résistaient dans la mesure de leurs faibles moyens, marins et artisans travaillaient sans répit pour mettre en état les navires de guerre qui n'étaient pas prêts.

Par la suite, un aviateur ennemi fait prisonnier devait rendre un suprême hommage à la ténacité des Hollandais : « Ils ne craignaient ni nos avions, ni nos bombes, dit-il. Ils n'avaient qu'un but : sauver la flotte. » Et, ce qui est mieux, ils y parvinrent !

Un destroyer attaqué près des côtes anglaises reçut un coup direct. Ses moteurs stoppèrent. La mer était démontée ; les marins étaient en droit de prendre la mer dans leurs embarcations. Mais ils se refusèrent à abandonner leur bâtiment, signalèrent leur position et, malgré l'intensité de l'attaque des avions ennemis qui croyaient tenir leur proie, ils reçurent du secours et parvinrent à gagner un port de la côte britannique.

A Dunkerque

Mais ayant fait fuir leurs navires, grands et petits, les Hollandais les ramenèrent vers les côtes françaises au moment de la grande épreuve. Ils collaborèrent courageusement à l'évacuation de Dunkerque. Plusieurs milliers de soldats britanniques et français doivent la vie aux vaillants Hollandais qui, pour la seconde fois, en moins d'un mois, affrontaient avec succès la Luftwaffe.

Aujourd'hui, de petites unités de la reine Wilhelmine posent des mines dans la mer du Nord, enlèvent celles que les nazis lancent près des côtes britanniques, pourchassent les corsaires et contribuent à assurer le blocus. Dans la Méditerranée, des sous-marins torpillent les convois italo-allemands se dirigeant vers la Libye.

Mais un des coups les mieux réussis de la marine hollandaise fut la capture du navire français « Winnipeg » avec, à son bord, 210 Allemands.

La capture du « Winnipeg »

La canonnière « Van Kinsbergen » patrouillait les eaux des Antilles, lorsqu'elle vit apparaître à l'horizon, se dirigeant vers la Martinique, le navire « Winnipeg ». Voulant s'assurer qu'il ne portait pas de contrebande, la canonnière lui intima l'ordre de s'arrêter. Immédiatement, il y eut à bord un mouvement insolite. On s'empressa de jeter à la mer une quantité de documents. Un coup de canon ramena l'ordre et les marins hollandais, ayant abordé le paquebot, y trouvèrent 210 Allemands qui venaient comme « touristes » à la Martinique. Les voyageurs nazis se trouvent en ce moment dans un camp de concentration.

Quelques semaines plus tôt, c'est un cargo allemand, le « Rhein », qui, tentant de passer à travers le blocus, fut intercepté par le « Van Kinsbergen ». Le navire nazi essaya de se saborder. Mais les marins hollandais partirent à l'abordage. Et s'ils parvinrent à sauver l'équipage, ils ne réussirent pas éteindre l'incendie qui avait été allumé à bord du navire, de sorte que le bâtiment dut être coulé par les canons du « Van Kinsbergen ».

250 cadets se trouvent en Angleterre

En quittant la Hollande à la hâte, la marine n'avait pas oublié qu'elle avait besoin d'hommes. Les 250 cadets qui faisaient partie de l'Ecole navale hollandaise se trouvaient à bord des unités qui, sous le bombardement, prirent le large. Aujourd'hui, ils terminent leur entraînement en Angleterre où de nouvelles unités les attendent.

Cependant, la mission de la flotte hollandaise ne se confine pas aux eaux européennes et à la Méditerranée. La reine Wilhelmine règne sur un des plus riches empires du monde. Plusieurs des unités de la flotte se trouvent aux Indes néerlandaises où, le cas échéant, elles collaboreront avec les Etats-Unis et l'Angleterre pour éviter que ces terres, sources inépuisables de richesses et de matières premières, ne passent sous la domination de l'Axe.

LE CAUCASE (Suite de la page 11)

cile et coûteuse dans laquelle Hitler devra lancer une quantité considérable d'hommes et de matériel. Dans le cas, d'ailleurs, où — par extraordinaire — les troupes allemandes viendraient à atteindre leur but, il est peu probable qu'elles bénéficieraient de leur conquête, les autorités soviétiques ayant, là comme ailleurs, un plan tout prêt pour la destruction des puits de pétrole, ce qui rendrait ceux-ci inutilisables avant longtemps.

DU COTÉ DE LA TURQUIE

Les difficultés naturelles auxquelles se heurterait une telle attaque ne sont rien en comparaison de celles qu'Hitler rencontrerait si, ayant réussi à prendre pied dans le Caucase, il voulait se servir de ce territoire comme point de départ d'une poussée en direction de la Turquie, pour atteindre le canal de Suez, de l'Iran ou des Indes à travers l'Afghanistan.

Du côté de la Turquie, les armées allemandes devraient venir à bout des hauteurs enchevêtrées du massif arménien que continue, en certains endroits, le plateau anatolien, d'une étendue de 500.000 kilomètres carrés et d'une altitude de moyenne de 900 à 1.000 mètres. Le massif arménien lui-même est un véritable chaos montagneux, où les anciens volcans sont nombreux et que domine la pyramide du mont Ararat, d'une hauteur de 5.172 mètres, au point de rencontre des frontières de l'U.R.S.S., de la Turquie et de l'Iran.

Les seuls terrains plats que l'on trouve aux abords de l'isthme caucasien se localisent autour d'Erzéroum, de Kars et d'Ardahan, triangle stratégique que les autorités militaires turques ont puissamment fortifié et où les communications se font, à part une bande côtière et la voie ferrée et la route de Tiflis à Erzéroum, par des sentiers grimpants jusqu'à des cols de 2.000 mètres d'altitude.

On peut, dans ces conditions, se faire aisément une idée des difficultés que rencontrerait une expédition allemande dans cette région. Les précédents historiques sont, d'ailleurs, là pour nous renseigner. En 1877, une armée russe mit sept mois pour franchir les 60 kilomètres de territoire ottoman qui la séparaient de Kars, forteresse turque. En 1914-1916, il fallut seize mois à une armée du tsar pour enlever Erzéroum, à 80 kilomètres de la frontière. Et, en décembre 1917, au moment de l'effondrement des armées russes, le front au sud du Caucase dépassait à peine Trébizonde et le lac de Van.

MONTAGNES PROTECTRICES

L'Iran, plateau plus vaste encore que l'Anatolie, et d'une étendue de 1.650.000 kilomètres carrés, a également sa ceinture de montagnes, formée au nord par l'Elbourz, qui s'étend de l'Afghanistan à la Transcaucasie et dont le point culminant est le pic volcanique de Demavend, à 5.670 mètres d'altitude. Les zones de communication avec la Russie sont au nombre de deux : la cuvette de Tabriz, qui est reliée à la Russie par deux routes principales, l'une ayant son origine sur le littoral de la Caspienne et l'autre qui suit la voie ferrée de Tiflis à Tabriz, par le défilé de Djoulfa, et la région située à l'est de la Caspienne qui, barrée par les contreforts du Pamir, ne comporte qu'une passe naturelle : celle de Tridjan.

Ces exemples sont significatifs et permettent d'imaginer à quels obstacles se heurterait une éventuelle poussée allemande en direction de l'Iran. Si, il y a quelques semaines, les troupes soviétiques ont pénétré en Iran à peu près sans difficultés, c'est qu'elles n'ont rencontré aucune résistance, ce qui ne serait pas le cas des armées allemandes qui, en même temps que des montagnes inaccessibles, devraient affronter des forces puissantes et résolues.

Enfin, dans une tentative d'atteindre les Indes par l'Afghanistan, Hitler devrait — tout d'abord — venir à bout du fameux massif de l'Hindou-Koutch, dont le point culminant est situé à 7.394 mètres d'altitude. Franchi trois fois seulement au cours de l'histoire, par Alexandre le Grand, les Irano-Afghans et les Mongols de Gengis-Khan, le massif de l'Hindou-Koutch est considéré par les experts comme la plus solide barrière qui puisse se dresser devant une armée moderne.

* * *

Mais, encore une fois, ces obstacles naturels ne constituent, somme toute, qu'une première ligne de défense destinée à briser l'assaut initial des troupes assaillantes. Quelle que soit la direction que pourrait emprunter une éventuelle poussée allemande partant du Caucase, Hitler devra affronter des armées nombreuses, parfaitement équipées et, ce qui est tout aussi important, décidées à lui barrer la route coûte que coûte. L'armée britannique des Indes est actuellement de l'ordre de 750.000 hommes. L'armée turque compte deux millions de soldats. Ces chiffres parlent par eux-mêmes et disent éloquemment quelles ressources humaines Hitler devrait, si jamais il se décide à l'entreprendre, jeter dans la bataille.

Dispose-t-il de ces ressources ?

Toute la question est là. Car le moment approche de plus en plus où il faudra se demander, non pas si Hitler a assez de tanks ou assez de pétrole, mais s'il a assez d'hommes pour mener jusqu'au bout son rêve inhumain de domination du monde.

LE FILM EGYPTIEN

A chaque 13 novembre, anniversaire de la visite historique au Haut-Commissaire britannique Sir Reginald Wingate, des trois leaders, Zaghloul, Chaaraoui et Abdel Aziz Fahmy, tous les partis se réunissent, chacun de son côté, pour célébrer cet anniversaire. Mais le paradoxal est que ce souvenir de la première expression de l'Union Nationale devient le thème de discours de désunion nationale. Chaque leader de parti, comme s'il avait le monopole moral de ce 13 novembre, en profite pour critiquer, si ce n'est attaquer, ses adversaires et leur contester la sincérité de leur patriotisme apparent. Même en cette journée, les querelles et les rancunes ne font pas silence, contrairement au vœu naïf d'idéalistes impénitents. Ces derniers auraient voulu que cette année, le 13 novembre, fût marquée par un élan de pardon des injures et de fraternité. Il n'en a rien été. Tous sont restés sur leurs positions et la session législative, inaugurée hier, va tout simplement commencer au point où la précédente s'était arrêtée. Ce qui veut dire : même couleur de la coalition gouvernementale, indépendants, saadistes et libéraux ; même opposition farouche et mêmes jeux de coulisse.

Les trois semaines de repos n'ont été qu'une pause, pour souffler, mieux attaquer et mieux se défendre. Des interpellations, comme celles du leader wafdiste au Sénat et qui avaient été interrompues par la clôture de la session, vont être représentées.

En somme, on peut écrire que la séance continue.

* * *

Mais il faut relever que le ministre de l'Instruction Publique, le Dr Hussein Haykal pacha, a jeté, dans son discours, les grandes lignes d'un programme constructif, soulignant que l'expérience des vingt dernières années a convaincu l'Egypte que l'indépendance politique n'est rien, en elle-même, si elle n'est pas soutenue par l'indépendance économique et le progrès social, moral, culturel. L'Egypte doit donc, dès aujourd'hui, songer à l'action qu'elle développera, après la guerre, pour réaliser ce programme.

* * *

Le gouvernement, libéré pour quelques jours des obligations parlementaires, a dû consacrer ce répit aux problèmes de l'approvisionnement. Il a dû y apporter certaines solutions de principe : s'assurer le concours des techniciens éprouvés, qui avait été négligé auparavant ; mettre fin au conflit d'attributions entre deux départements ministériels responsables ; régler la procédure des tribunaux militaires et augmenter le nombre des magistrats et du personnel, afin d'obtenir les jugements plus rapidement.

Pour la police, nous devons reconnaître qu'elle déploie ces jours-ci un très grand zèle et qu'elle a pu saisir de grands stocks, chez de nombreux accapareurs. Le public y applaudit et lui demande de continuer ; mais ce public a-t-il apporté aux autorités sa collaboration, comme le président du Conseil le lui avait demandé ? Nous ne le croyons pas.

Nous sommes très forts en protestations verbales, mais très apathiques en action. Pourtant, l'effort demandé par le gouvernement au public n'est pas très pénible. Nous ne l'avons pas encore fait et nous nous plaignons du gangstérisme de l'approvisionnement, sans vouloir le dénoncer.

* * *

Nahas pacha ne tient pas à nommer un nouveau membre du Wafd, en remplacement de Mahmoud El Etrebi pacha. Très probablement, en choisissant l'un et non l'autre, parmi tant de wafdistes éminents, il créera certains mécontentements, qu'ils estime inopportuns. D'ailleurs, dit-il, le Wafd est fort par son idéal.

Dans le parti libéral, la campagne pour démissionner le président, Abdel Aziz Fahmy pacha, a fini par déterminer chez lui la volonté irrévocable de quitter cette présidence dont il n'a connu que les déboires. Il attend seulement que les membres se mettent d'accord sur le nom de son successeur. Autrement, le parti sera déchiré entre Khachabistes, Haykalistes et l'on ne sait pas quoi encore.

Me Abdel Rahman El Biali, député, continue sa propagande pour constituer un parti de la « Justice sociale ».

Les saadistes demeurent cohérents et disciplinés, sans histoires intérieures.



On avait tellement dit et répété que le voyage au Liban était une aventure hasardeuse, que ce pays au point de vue routier et alimentaire était dans un état déplorable, que ceux qui décidèrent de s'y rendre cet été (en apprenant vers la fin du mois d'août que cela devenait possible) s'attendaient au pire.

Or, bien au contraire, tout y est pour le mieux. Et le voyage, facile et particulièrement agréable par les tristes temps que nous vivons, mérite d'être raconté.



Devant la caserne Joffre, dont le nom évoque l'une des plus pures gloires françaises, une sentinelle britannique monte la garde... L'Entente Cordiale revêt une forme concrète.



Sur l'un des murs de Beyrouth, au-dessus d'un « Défense d'afficher » avec lequel il forme le plus piquant des contrastes, s'étale un appel de Churchill aux Français...

Le Caire-Beyrouth en automobile n'est plus aujourd'hui qu'un petit voyage à la portée de la voiture la plus poussive et du plus pacifique de nos contemporains.

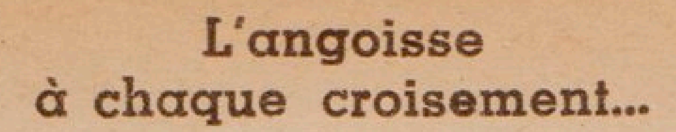
Le Royal Automobile Club d'Egypte, dont l'organisation est au-dessus de tout éloge, vous délivre en quelques minutes le triptyque, grâce auquel votre automobile a partout droit de cité.

Sur ce, il ne reste plus qu'à partir.

La route de 140 kms du Caire à Ismaïlia est excellente. Entièrement macadamisée, bien nivelée, large à souhait, elle permet de franchir cette distance en moins de deux heures.

La traversée en bac du canal vous prend ensuite quelques minutes à peine. L'on débarque sur la rive Asie et en trois tours du moteur vous voilà en plein désert du Sinaï. A droite et à gauche, c'est le sable à perte de vue sur lequel ne se dessine qu'un long ruban noir et sinueux : la route. Durant 200 kilomètres, longs et monotones, pas la moindre végétation, pas de traces de vie humaine, en dehors de lents et impressionnants convois militaires que l'on croise ou qu'il faut dépasser.

Enfin, dans l'immensité du sable paraît un point blanc : il grossit, il se précise : le poste frontière égyptien d'El Agueila. Un pont et quelques maisons blanches où l'on peut trouver de l'eau, de l'essence et c'est tout... ou presque, car je ne puis omettre le large sourire des gardes-frontières.



L'angoisse à chaque croisement...

La Palestine est sans doute, de tous les pays d'Orient, celui qui est doté du plus beau réseau routier. Malheureusement (la perfection n'étant pas de ce monde), pour des raisons mystérieuses et inexplicables, ses routes ne sont bornées d'aucune indication.

Aussi, à chaque croisement, se trouve-t-on devant un cruel dilemme, un angoissant point d'interrogation. Faut-il prendre à droite ou à gauche ? C'est à croire que l'Administration des Ponts et Chaussées de ce pays s'est laissée influencer par le précédent millénaire des Rois Mages. Mais les automobilistes ne peuvent malheureusement plus compter sur l'étoile de Bethléem pour les guider ; et ils sont réduits à interroger les âniers ou les chameliers que la Providence met sur leur route, ce qui comporte bien des aléas.

Bir-el-Sabee, Jérusalem, Gaza, Caïffa, Nakkoura : 350 kilomètres vite franchis.

Nous traversons des champs de bataille

Nous voilà arrivés à la frontière du Liban. Une centaine de kilomètres nous séparent de Beyrouth : une véritable corniche. Hélas ! à droite et à gauche de cette route souriante qui longe le littoral, en côtoyant la montagne, l'on peut encore voir les traces meurtrières des combats qui s'y déroulèrent il y a quelques mois à peine. On ne peut s'empêcher de les évoquer avec un serrement de cœur.

Parsemées çà et là, gisent à droite et à gauche quelques ferrailles noircies, entrelacées, recroquevillées, c'est ce qui reste de tanks et de camions carbonisés. Dans les petits villages de la côte, quelques maisons sont criblées de trous d'obus, d'autres n'ont plus de toits, quelques murs se dressent béants. L'on traverse de petites rivières sur des ponts de fortune. Mais cela n'est rien. Ce qui est infiniment triste, c'est ce groupe de croix blanches, ce petit cimetière improvisé, mais entretenu par des mains pieuses, où dorment de leur dernier sommeil, sous le ciel bleu du Liban, aux pieds des montagnes, quelques braves, victimes de la grande tourmente.

Vers les hauteurs hospitalières du Liban

Beyrouth, capitale du Grand-Liban, nonchalamment étendue au soleil, a belle allure avec son quart de million d'habitants, ses immeubles modernes, ses belles artères, ses plages, son port et ses hôtels. Une foule grouillante, où domine le kaki des militaires anglais et français libres, se presse dans ses souks, ses rues et ses magasins. Il ne reste presque aucune trace des bombardements dont cette ville fut il n'y a pas longtemps assez sérieusement l'objet.

Les automobiles égyptiennes y sont en nombre imposant. On ne voit que des « E.T. ». Mais il y fait encore chaud et humide au mois de septembre. Aussi est-ce avec un sentiment de soulagement qu'on gravit les côtes qui mènent aux lieux d'estivage.

Dhour-el-Choueir, Sofar, Aley, Beit-Mery ouvrent à deux battants les portes de leurs grands hôtels. Le confort, la nourriture, le service y sont presque parfaits, bien que la saison n'ait commencé qu'assez tard.

Les courts de tennis abondent ; les appareils de radio chantent à tous les coins. Les journaux d'Egypte arrivent avec vingt-quatre heures de retard à peine. Et d'ailleurs on les attend sans impatience, car les pins sont très verts, la nature riante, les sources pleines de musique et le climat très doux.

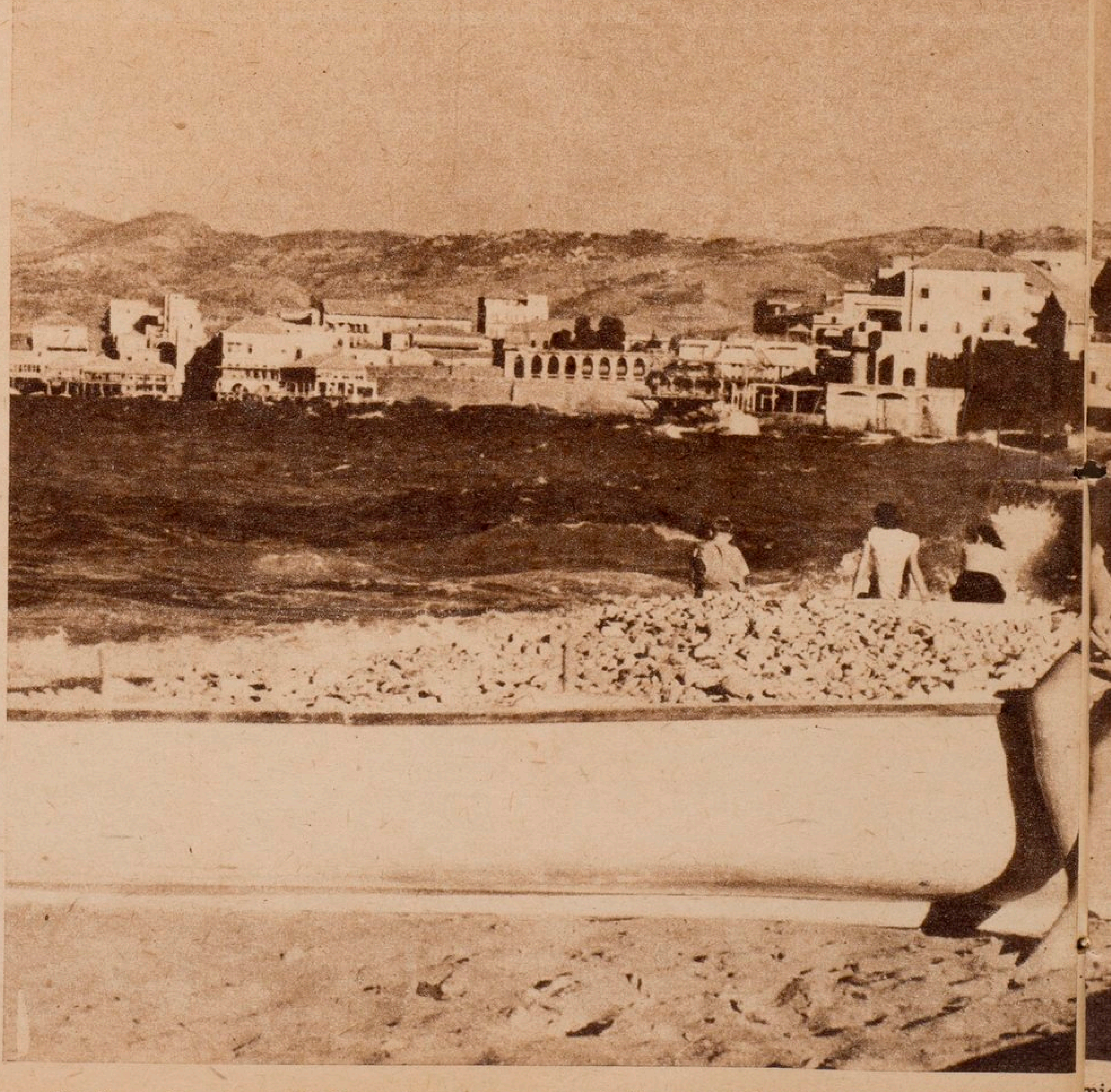
Dans les cafés, buveurs d'arack et fumeurs de narguilé discutent sous les rumeurs d'un « tric-trac » endiablé. Les hôtels regorgent de clients et refusent du monde ; l'élément égyptien y domine. Dans les salles à manger, sur les terrasses, aux bars, dans les salles de danse, on croise de grands financiers du Caire, de savants professeurs, d'anciens ministres, des magistrats.

Et si l'on sort de l'hôtel, on rencontre un éminent président de Chambre à la Cour d'Appel Mixte, ou un sympathique président de banque, en short, parcourant par routes et par sentiers leurs dix kilomètres de footing quotidiens si nécessaires à leurs futures activités. Les journées sont fraîches ; elles nous font songer qu'au Caire ou à Alexandrie, au même instant, il doit faire 30° à l'ombre.

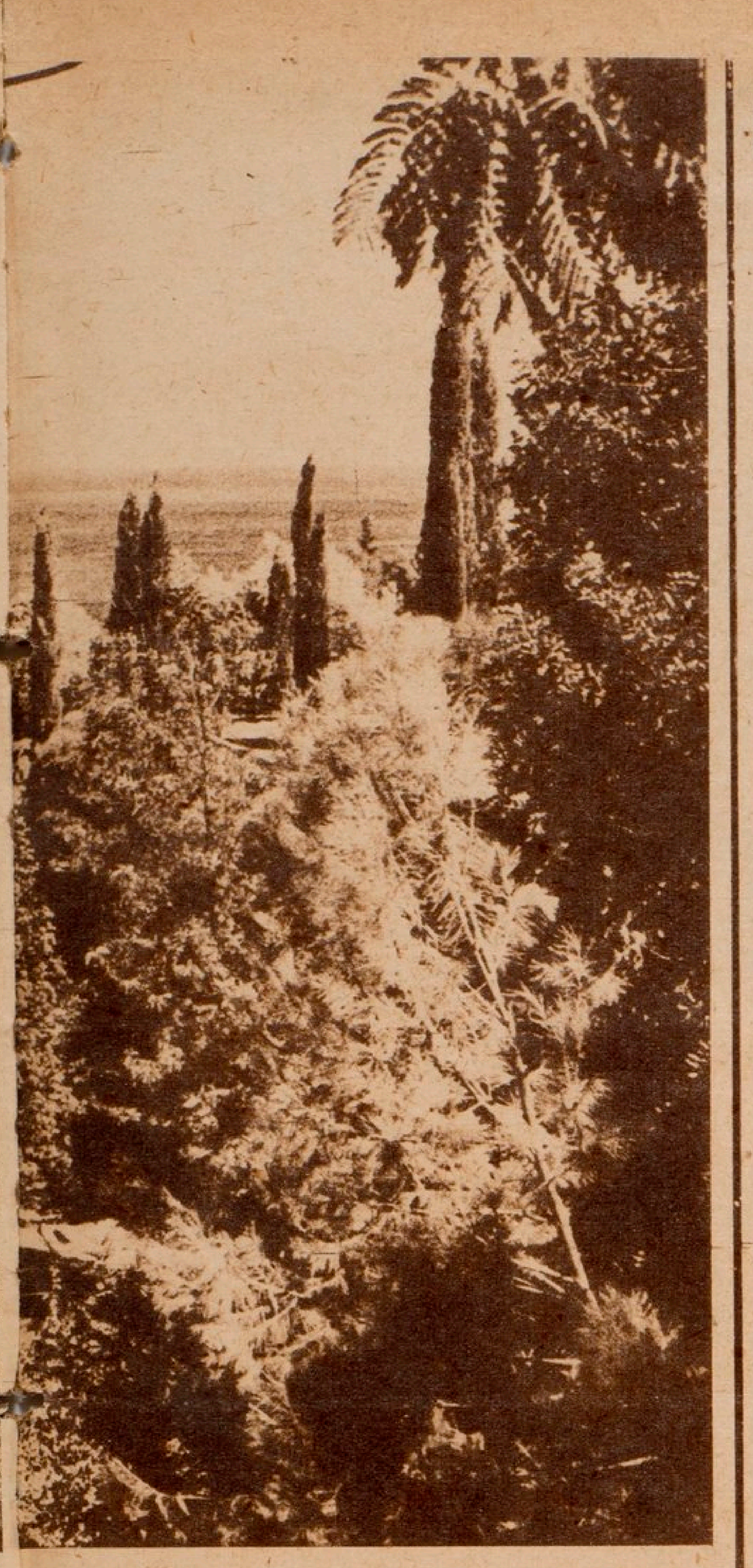
Les Libanais sont d'ailleurs le peuple le plus hospitalier de la terre. Ils entourent



Le parc de l'Université américaine de Beyrouth d'où l'on a une vue



Sur l'une des plages de Beyrouth, une nurse australienne profite de la douceur des pre- mie



magnifique sur la mer.

leurs hôtes de prévenance et d'amabilité. Ils vont au-devant de leurs moindres désirs.

Dans cette atmosphère, les jours s'écoulent heureux et rapides. Mais il faut rentrer : octobre approche, les plus belles choses ont une fin.

Il faut refaire en automobile, en train ou même en avion (depuis quelque temps deux lignes aériennes relient Le Caire à Beyrouth), le chemin du retour. Gageons cependant que rares sont les touristes qui quittèrent le Liban cette année sans prendre la résolution d'y retourner l'été prochain... peut-être même plus tôt, à Noël, pour les sports d'hiver, en rendant grâces au ciel qu'il y ait si près d'Egypte un pays de tourisme aussi frais, aussi hospitalier et aussi agréable.

CHARLES DE CHEDID



pre- ...miers jours d'automne pour se griser d'air.

GUERRE AERIENNE

DANS LE CIEL AMERICAIN

Des informations nombreuses indiquent qu'une attaque du continent américain reste toujours incluse dans les plans allemands. Au lendemain de l'armistice de Compiègne, Hitler avait nourri l'illusion d'utiliser contre les Etats-Unis la flotte anglaise. Trop vite, il avait cru la Grande-Bretagne soumise. Aujourd'hui, à défaut de flotte, il reste à Hitler sa Luftwaffe pour lancer des attaques contre les Etats-Unis. MAIS L'AVIATION ALLEMANDE, A SI GRANDE DISTANCE DE SES BASES, PEUT-ELLE VRAIMENT ÊTRE UNE MENACE POUR L'AMÉRIQUE ?



La lecture de cette carte est des plus instructives. Elle indique, en effet, les distances séparant certaines bases allemandes ou contrôlées par l'Allemagne du territoire américain. On notera, d'une façon particulière, la situation de Dakar par rapport aux deux Amériques. Cette base peut, en effet, constituer un tremplin pour l'Allemagne dans une tentative de prendre pied soit à la Martinique, soit en Amérique du Sud. Installée à la Martinique, l'Allemagne pourrait menacer certains centres vitaux américains.

Les intentions de l'état-major allemand seraient d'essayer d'utiliser la Martinique et le Groenland comme pointes avancées pour une attaque aéro-navale contre les Etats-Unis d'Amérique, les bases principales et les points d'appui stables devant être échelonnés en Norvège, en France et sur la côte de l'Afrique.

Les puissances de l'Axe ont de multiples cibles situées, en bordure, tout le long des côtes américaines. Les fabriques Grumann et Brewster sont à Long Island. Celles de Glenn Martin fonctionnent à Baltimore. Les usines Curtiss-Wright s'étendent à Caldwell, New-Jersey. Près de Los Angeles, en Californie, la puissante usine Bœing constitue un merveilleux objectif pour l'aviation japonaise. Des villes industrielles très importantes s'étalent soit directement sur la côte, soit à proximité de celle-ci. C'est le cas pour Boston, Washington, New-Orleans, San-Francisco et enfin New-York, la grande capitale de la finance américaine, beaucoup plus congestionnée que Londres. New-York est à 5.600 kilomètres de Londres et à 5.700 de l'aérodrome de Marignane, près de Bordeaux, où stationnent les « Kuriers », bombardiers lourds de la Luftwaffe. Les nouveaux bombardiers Heinkel « HE 177 » peuvent, d'après les compétences aéronautiques, réaliser sans escale le raid Brest-New-York et retour en ayant à leur bord une charge de bombes d'une demi-tonne. Les expériences londoniennes démontrent que 500 kgs d'explosifs font plus de fracas que de dégâts. Mais si ces Heinkels pouvaient utiliser le Groenland comme point de relâche, ils arriveraient dans le ciel de New-York avec six tonnes de bombes. La capitale des Etats-Unis serait alors soumise à dure épreuve. Davantage même : si le Groenland tombait vraiment aux mains des nazis, cela leur permettrait d'y amener leurs Junkers « JU 88 » qui voleraient jusqu'à New-York avec une charge de deux tonnes.

Par ailleurs, une attaque à partir de la Martinique, avec ou sans le consentement de la France, offrirait aux puissances de l'Axe des avantages encore plus importants. La Martinique servirait d'excellent tremplin contre le canal de Panama distant de 2.100 kilomètres et de New-York séparée par 3.200 kms. Un saut de 1.500 kms mènerait les bombardiers et les transports de troupes nazis jusqu'aux Bermudes. Celles-ci sont les positions de défense pour la protection des côtes des Etats-Unis les plus éloignées du continent. Elles se trouvent, en effet, à moins de 1.000 kms de New-York.

Ainsi, il résulte clairement que le continent américain est vulnérable par plusieurs points à la fois. Cependant, la menace la plus sérieuse naîtrait probablement d'attaques aériennes semblables à celles de Crète.

Bombardement sans retour

Jusqu'ici, toutes les spéculations concernant les possibilités d'une attaque aérienne allemande contre l'Amérique partent généralement du même postulat : les avions doivent lâcher leurs bombes et regagner leurs bases. Pourtant, l'esprit ne doit pas se refuser à envisager des éventualités différentes. Rien ne prouve que les intentions d'Hitler ne soient pas de sacrifier certains de ses bombardiers. Il les ferait charger à bloc avec pour consigne d'atterrir coûte que coûte. Les aviateurs posés sur le sol américain n'envisageraient plus l'idée de retour, leur mission étant de défendre la position acquise. A cet égard, les résultats enregistrés en Crète restent significatifs. Toute la tactique allemande avait consisté à sacrifier hommes et appareils pour s'assurer un aérodrome à partir duquel ils purent faire débarquer du matériel et des troupes. L'invasion de la Crète a certainement été, sur une échelle réduite, une répétition de l'invasion de la Grande-Bretagne. Peut-être aussi une image anticipée de l'invasion des Etats-Unis.

Le quadrilatère allemand

Quoi qu'il en soit, le Groenland et l'Islande offrent aux Allemands des avantages trop grands pour qu'ils ne soient pas tentés d'essayer d'y prendre pied. Les nazis trouveraient alors toutes facilités pour mener la guerre « planétaire » qu'ils ont toujours voulue. Cela compléterait, dans l'espace, le grand quadrilatère que Berlin essaye de créer dans l'espoir de dominer les deux hémisphères. Le quadrilatère part de Stavanger, en Norvège, passe par Brest et descend jusqu'à Bordeaux. Puis va de Casablanca à Dakar pour repartir en direction de Natal d'abord, New-York ensuite et revient finalement par le Groenland sur Stavanger.

* * *

Les experts militaires opinent pour le déclenchement d'une attaque contre les Etats-Unis en plein été. Car à cette époque, les vents favorables augmenteraient la vitesse et le rayon d'action des bombardiers allemands.

On voit donc qu'une offensive nazie, contrairement à l'opinion des derniers isolationistes, ne relève nullement du domaine de l'invraisemblable. N'avons-nous pas vu ces temps derniers ce qui semblait être pures chimères et créations de l'esprit devenir réalités concrètes ?

D'ailleurs, on nous apprend des Etats-Unis mêmes qu'une ville spéciale a été édifiée pour servir de centre d'entraînement contre les raids aériens. Cette ville, située dans une région isolée du Maryland, est régulièrement soumise à toutes les conditions du « blitz ».

C'est la meilleure preuve que les Américains eux-mêmes ne se sentent définitivement plus à l'abri d'attaques aériennes.



Une partie de cartes à la Cour de Naples. Lady Hamilton (Vivien Leigh) considère avec intérêt le jeu de Nelson (Laurence Olivier).

LADY HAMILTON

la Cléopâtre de l'Angleterre

« Si le nez de Cléopâtre avait été plus long, la face du monde aurait peut-être changé. » C'est un fait que les femmes exercent sur la destinée des grands hommes, et par conséquent du monde, une influence considérable. L'une des femmes qui ont le plus contribué à marquer leur époque est certainement Lady Hamilton, que le fameux amiral anglais Nelson aima passionnément et dont le metteur en scène Alexandre Korda nous conte l'histoire dans un film palpitant. Lady Hamilton fit ses débuts dans la vie comme femme de chambre. Cela ne l'empêcha pas, lorsqu'elle devint l'épouse de Lord Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à la Cour de Naples, de devenir rapidement l'amie de la reine. Grâce à cette amitié et à l'influence dont elle jouissait à la Cour, Lady Hamilton put facilement faire obtenir à Nelson le ravitaillement dont il avait besoin pour continuer à donner la chasse à l'escadre de Napoléon. Et ce fut la célèbre victoire d'Aboukir.

A quelque temps de là, l'idylle de Lady Hamilton et de Nelson ayant pris des proportions scandaleuses, celui-ci fut prié de se retirer de la flotte. Il devait, cependant, être donné à Lady Hamilton d'exercer encore une fois une influence sur le destin de l'Angleterre. Lorsque, en effet, Napoléon fit peser contre les îles Britanniques une menace d'invasion, elle supplia son amant de renoncer à leur amour et de reprendre le commandement de la flotte. Et ce fut Trafalgar.



Idylle. Peu d'amours ont exercé autant d'influence sur leur époque que celui de Lady Hamilton et de l'amiral Nelson.

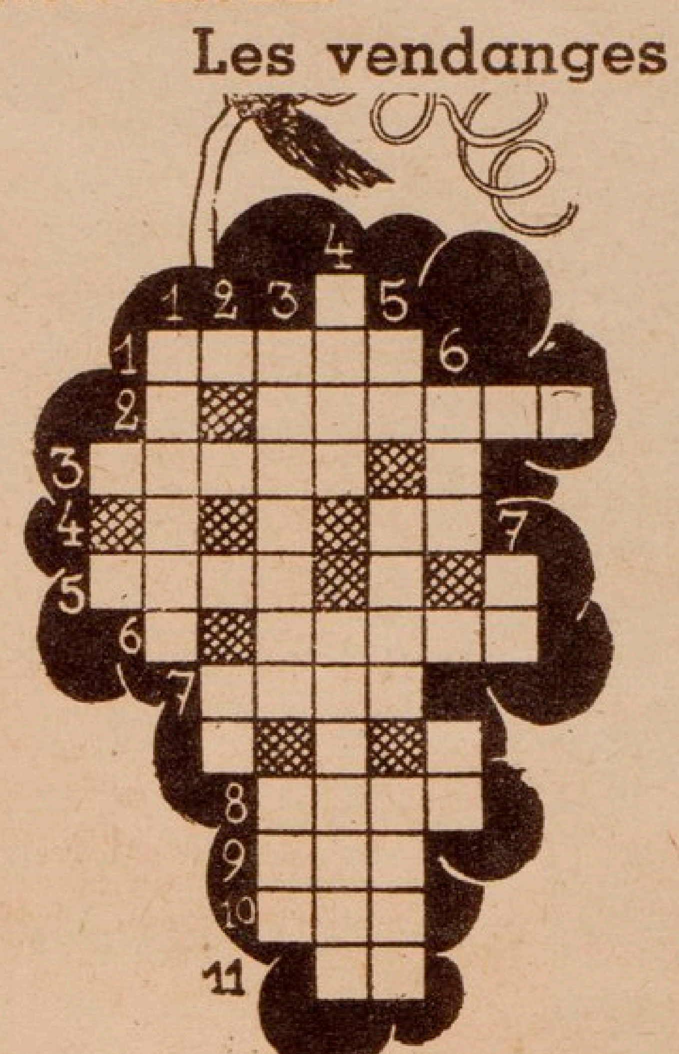


Les officiers de son état-major entourent Nelson blessé. Cette scène est l'une des plus vraies et des plus émouvantes du film d'Alexandre Korda.

Délassons-nous

MOTS CROISES

Les vendanges



Horizontalement. — 1. Chef-lieu sur la Saône, célèbre par ses bons vins, patrie d'un grand poète romantique qui chanta les beautés de l'eau dans une pièce de vers bien connue. — 2. Fruits d'un arbre qui est le symbole de la paix. — 3. Dans l'arrondissement de Beaune, vins très estimés. — 4. Son commencement et sa fin se touchent. — 5. Celui de la vigne s'appelle un cep. — 6. Parfum qui se dégage par le fait de certaines émanations. — 7. Productions vinicoles. — 8. Plants de vigne. — 9. Mesure agraire. — 10. Monsieur en anglais. — 11. Double voyelle.

Verticalement. — 1. Machine à moudre le grain. — 2. Compagnie anglaise. 3. Département où l'on cultive la vigne. Evénement, circonstance spéciale. — 4. Terrains considérés au point de vue productifs. Tromperie. — 5. Négation. Bières d'outre-Manche. Le chef de la famille. — 6. Jus de la treille. Carte à jouer. — 7. Métal précieux.

PUBLICITE

Invitation par un petit théâtre de province à une matinée de gala organisée au profit d'une œuvre de charité.

(Copie textuelle de l'affiche).

Les enfants ont le droit d'aller au théâtre.

Les pères ont le devoir de les accompagner.

Les femmes doivent suivre leur mari.

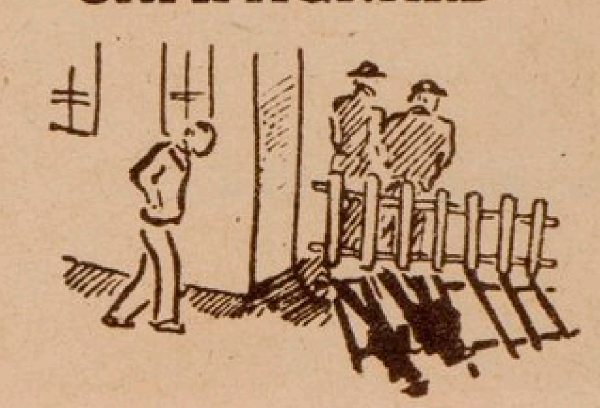
Les jeunes filles ne doivent pas manquer pour égayer la salle.

Il est prudent de ne pas laisser les personnes âgées seules à la maison.

Finalement, si les domestiques restaient sans maître ni maîtresse, le garde-manger serait en danger.

Donc venez tous pour emplir notre salle !

LE DETECTIVE CAMPAGNARD



A 9 heures du matin, le détective Finot, passant le long du mur de la villa de Leriche, remarqua deux ombres humaines se détachant sur l'ombre de la palissade. Lorsque, devant cette palissade, il put jeter un coup d'œil dans le jardin, il fut surpris de ne plus voir personne. Aussi conserva-t-il dans sa mémoire l'image des deux ombres dans leurs moindres détails.

Or, à midi, Leriche, rentrant de Paris, s'aperçut qu'on avait cambriolé sa villa.

Les gendarmes firent leur enquête et convoquèrent Finot :

— Il y a eu deux cambrioleurs, dit le détective : l'un petit et gros, avec une casquette, l'autre grand et mince, avec un chapeau mou.

— Vous les avez vus, demanda le brigadier. Les reconnaîtriez-vous ?

— Je ne les ai pas vus, mais demain matin, à 9 heures, je pourrai vous les décrire très exactement.

— C'est louche, dit le brigadier, nous vous accompagnerons demain !

Comment Finot fit-il le lendemain ?

LE SHERIF VETERINAIRE

Le shérif d'une petite ville d'Amérique exerçait, à ses moments perdus, les fonctions de vétérinaire du lieu. Un jour, il est appelé au téléphone.

— Allô ! Pourriez-vous venir de suite chez nous ? demande une voix tremblante d'émotion.

— Volontiers. Mais est-ce en qualité de shérif ou de vétérinaire que vous avez besoin de moi ?

— Les deux ! Notre bouledogue ne veut plus ouvrir sa gueule, et il y a un cambrioleur dedans !

APPRENEZ QUE...



M. ANTHONY EDEN

...qui est considéré comme l'homme le plus élégant du monde, n'attachait aucune importance à sa tenue quand il était garçon; un jour, s'étant battu avec un cocher trop cruel, il revint chez lui les vêtements en lambeaux.



LILY PONS

...a une prédilection pour le chiffre 13. Elle reçoit toujours le 13, a toujours 13 invités, règle toutes ses affaires importantes le 13 de chaque mois. Tout ceci parce que c'est à 13 ans qu'elle obtint son premier grand succès.

SOLUTIONS

MOTS CROISES

Horizontalement. — 1. MACON. — 2. OLIVES. — 3. NUITS. — 4. AN. — 5. PIED. — 6. ODEUR. — 7. CRUS. — 8. CEPS. — 9. ARE. — 10. SIR. — 11. EE.

Verticalement. — 1. MOULIN. — 2. CO. — 3. COTE-D'OR. CAS. — 4. SOLS. DUPERIE. — 5. NI. ALES. PERE. — 6. VIN. AS. — 7. OR.

LE DETECTIVE CAMPAGNARD

Le lendemain, à 9 heures, Finot allait à la villa et retrouvait l'ombre du mur de la palissade et tous les repères tels qu'ils étaient la veille et tels qu'ils en avaient conservé l'image dans sa mémoire.

Il mesura la palissade et son ombre, la hauteur des pieux, la distance des barreaux, les repères qui, dans son souvenir, fixaient la grandeur et la grosseur des individus sur les ombres.

Il multiplia ces dimensions constatées dans les ombres par le rapport *p/o* de la hauteur réelle du piquet à la longueur de son ombre et put annoncer : « Le grand a 1 m. 85 de haut, 0 m. 80 de tour de ceinture, le petit 1 m. 56 de haut et 1 m. 20 de tour de ceinture. »

NOS CONTES

UNE FARCE

Nommé consul des Etats-Unis à Colario, John de Graffenreid Atwood se plongea jusqu'au cou dans sa nouvelle tâche. En réalité, il voulait oublier la belle Rosine...

Depuis le jour de son arrivée aux tropiques, il veillait tous les soirs en compagnie de son ami Billy Keogh, sur la terrasse du consulat. Plongés dans des fauteuils d'osier, ils ne trouvaient rien de mieux à faire que boire et chanter. Le reste du jour, Billy le passait à ricaner et Johnny à geindre et à bâiller.

Un matin, le domestique apporta, comme d'habitude, le courrier. Atwood se pencha en avant et regarda paresseusement les quatre ou cinq lettres parsemées sur son bureau. Keogh, installé à l'autre bout de la chambre, s'absorba dans la contemplation du plafond.

— Toujours la même histoire ! commença John. Tous demandent des renseignements sur le pays. Ils veulent connaître ses industries, ses possibilités... La plupart d'entre eux n'envoient même pas un timbre pour la réponse ; ils s'imaginent qu'un consul n'a rien d'autre à faire qu'à écrire des lettres. Décachète ces enveloppes, s'il te plaît, et lis-moi leur contenu... Je me sens trop paresseux pour bouger...

Keogh, immunisé contre toute possibilité de mauvaise humeur, tira sa chaise près de la table et commença à lire les lettres. Quatre d'entre elles provenaient de divers individus, ayant l'air de prendre le consul de Colario pour une encyclopédie vivante... Ils posaient une longue liste de questions ayant trait au climat, lois, produits et statistiques du Colario.

— Ecris-leur, s'il te plaît, Billy... rien qu'une ligne. Dis-leur que le dernier rapport consulaire contient tous les renseignements désirés... Signe mon nom. Oh ! pourquoi fais-tu tant de bruit avec la plume ? Ça m'empêche de dormir.

— Si tu ne ronfles pas, répondit aimablement Keogh, je te ferai tout le travail. Tu as besoin d'un régiment de secrétaires ! Je me demande si tu as jamais pu écrire un rapport tout seul. Allons, réveille-toi... Voici encore une lettre. Elle provient de ta ville natale... Dalesbourg.

— Vraiment ? murmura Johnny, feignant l'intérêt. Et de quoi s'agit-il ?

— Patterson, le chef de gare, t'écrit pour demander un renseignement de la part de l'un de tes compatriotes. Celui-ci a, paraît-il, l'intention d'ouvrir une cordonnerie à Colario... Il voudrait connaître ton opinion là-dessus...

Malgré la chaleur accablante et malgré toute sa mauvaise humeur, Johnny ne put s'empêcher de rire aux éclats. Keogh suivit son exemple.

— Grand Dieu ! s'exclama le consul... Une cordonnerie !... Cela vaut tout. La prochaine fois, ils enverront demander si le commerce des imperméables aurait du succès dans notre île. Dis, Billy, combien d'entre nos trois mille citoyens ont-ils jamais porté une paire de chaussures ?...

— Voyons, il y a toi et moi, et...

— Pas moi, dit Atwood promptement en élevant ses jambes en l'air. Il y a des mois que je porte les « zapatos ». Ces pantoufles du pays sont tellement confortables !

— Bon, il y a moi et Goodwin et Blanchard, et Geddie et le vieux Lutz et Dr Gregg, et l'agent de la compagnie d'huile... Il y a aussi le vieux Delgado... Non, il porte des sandales. Ah ! oui, Mme Ortiz... elle portait une paire de chaussures rouges l'autre jour à la plage. Et sa fille, Miss Pasa, qui revint de son voyage aux Etats-Unis quelque peu modernisée. Puis il y a la fille du commandant qui couvre ses pieds les jours de fête. Je crois que c'est tout, pour les femmes... Quant aux hommes...

— Des trois mille habitants de Colario, on pourrait difficilement en trouver 20 qui aient jamais senti du cuir sur leurs orteils. Oh ! oui, Colario est l'endroit idéal pour tout cordonnier qui ne voudrait pas vendre sa marchandise. Je me demande si le vieux Patterson ne s'est pas payé de ma tête... Il a été toujours amateur de farces. Ecris-lui une lettre, Bill... Je vais te la dicter... Nous allons lui prouver qu'à malin, malin et demi...

Keogh trempa sa plume dans l'encre et rédigea, sous la direction de Johnny, la lettre que voici :

Cher Monsieur Patterson,

En réponse à votre lettre datée du 2 juin, j'ai l'honneur de vous informer, qu'à mon avis, Colario est l'endroit de la terre le plus avantageux pour le commerce des chaussures. L'île compte 3.000 habitants et ne possède pas une seule cordonnerie. Actuellement, un grand nombre de nos citoyens est obligé de circuler pieds nus. Vous voyez de là quel succès aura l'homme qui s'avisera de nous ouvrir un magasin de chaussures. Nous avons, en outre, grandement besoin d'un collège de hautes mathématiques, d'un professeur d'escrime et d'une centaine de machines de chauffage central.

J'ai l'honneur, monsieur, de demeurer toujours votre fidèle serviteur.

John de Graffenreid Atwood,
Consul des Etats-Unis à Colario.

— Et maintenant, Billy, expédie cette lettre en quatrième vitesse.

La nuit tombait. Comme d'habitude, les deux amis s'installèrent sur la terrasse du consulat... et, comme d'habitude, Johnny, à demi saoul, se mit à parler de ses amours évanouies. Keogh écouta avec un intérêt et une patience admirables, cette histoire qu'il entendait pour la centième fois.

— Ne t'imagine surtout pas, était l'inévitable conclusion de John, que j'en veux à cette jeune fille ; je l'ai bien oubliée... Je ne songe jamais à elle. Si même elle rentrait en ce moment, cela me serait complètement indifférent...

— Oui, oui, je le sais, répondait alors Bill. Je suis sûr que tu l'as oubliée... Et tu as bien fait. Elle n'aurait pas dû écouter toutes les histoires qu'inventait sur ton compte ce... Dink Pawson.

— Pink Dawson !... Pauvre fou ! Il se croit quelqu'un parce qu'il possède une ferme... Ha ! un jour, je lui montrerai ce qu'il vaut... Les Dawson, qui les connaît ?... Tandis que les Atwood... ils sont depuis longtemps célèbres. Dis, Billy, sais-tu que ma mère était une de Graffenreid ?

— Pas possible ! s'exclamait John qui connaissait l'arbre généalogique de John par cœur.

— Sûr... Les de Graffenreid, de Hancock Country. Mais, je ne pense plus à cette fille, n'est-ce pas, Billy ?

— Tu n'y songes pas une seule minute, mon vieux...

A ce point de la conversation, Johnny commençait toujours à s'endormir et Keogh rentrait se coucher dans sa hutte.

Après deux jours, le chef de gare de Dalesbourg et son cordonnier furent oubliés par les exilés de Colario... L'arrivée du navire « Andador » les força à s'en rappeler, car... Mais laissons à Bill le plaisir d'annoncer la nouvelle :

— Devine, dit-il gaiement à John en arrivant au consulat.

— Il fait trop chaud pour deviner, répondit paresseusement celui-ci.

— Ton cordonnier est arrivé. Il a apporté avec lui un stock qui suffirait à chausser tout le continent... Des caisses à n'en plus finir... Ce serait vraiment rigolo, le jour où il découvrira la vérité et viendra en parler à Mr le Consul. Ça vaut bien la peine de supporter les tropiques pendant neuf ans pour assister à une scène pareille...

John posa une jambe sur l'autre.

— Tu ne vas pas me faire croire que ma lettre a pu être prise au sérieux ?

— Quatre mille dollars de marchandises ! dit Keogh, avec extase. Il aurait mieux fait d'aller vendre des éventails en Alaska. Je l'ai aperçu au port et...

— Vraiment ? demanda le consul en bâillant.

— Je te le jure. Il faut voir sa fille... Elle éclipse d'un coup toutes les belles « senoritas » de Colario... Elle ressemble...

— Ah ! tu me rases avec tes descriptions...

— Ils s'appellent Hemstetter, continua Keogh, et... John, qu'as-tu donc ?

Johnny sauta tout d'un coup sur ses deux jambes et secoua vigoureusement son ami.

— Hemstetter ! s'écria-t-il. Mais c'est le père de Rosine... Quel idiot, ce Patterson ! Allons, lève-toi, Bill Keogh, et viens à mon secours. Qu'allons-nous faire ? Mon Dieu, qu'allons-nous faire ? C'est fou...

Keogh se leva et brossa lentement ses vêtements. Puis, il se posta devant son ami.

— Il faut regarder les choses en face, Johnny, dit-il en essayant d'être sérieux. La première chose à faire serait de leur chercher un logis confortable. Va les recevoir au port. De mon côté, je tâcherai de convaincre Mrs Goodwin de les accepter chez elle. Elle a la plus belle maison de la ville.

— Ah ! merci, Bill ; je savais bien que tu ne m'abandonnerais pas dans le malheur... L'orage éclatera sûrement; ce serait heureux si nous parvenions à le retarder un peu...

Il prit son chapeau et se dirigea courageusement vers la plage. C'est à la douane qu'il rejoignit Rosine et son père qu'entourait une foule de curieux. Rosine avait l'air fraîche et bien portante. Ses joues s'empourprèrent à la vue de son ancien admirateur. M. Hemstetter salua amicalement le consul venant à sa rencontre.

— Très heureux de vous voir, John. Puis-je vous appeler John, tout court? Je voudrais d'abord vous remercier pour la réponse que vous avez envoyée à notre chef de gare : il a proposé de vous écrire à ma place. C'est un de vos vieux amis, n'est-ce pas ? Je cherchais un travail profitable... et pas fatigant. Mille mercis pour m'avoir conseillé de venir ici. J'ai liquidé tous mes biens et, avec la somme obtenue, j'ai acheté la meilleure qualité de chaussures en vente aux Etats-Unis. J'espère que mon futur magasin aura autant de succès que votre lettre m'a permis de l'espérer.

L'agonie de John fut raccourcie par l'arrivée de Keogh. Celui-ci leur annonça que Mrs Goodwin serait très heureuse de les recevoir. Il s'offrit à les accompagner chez elle.

Atwood resta à la douane pour surveiller le transport des chaussures. Keogh supplia Mrs Goodwin de ne souffler mot à M. Hemstetter à propos de sa cordonnerie. Il désirait laisser à Johnny une chance pour remédier au mal, si pareille chose était encore possible.

Le consul et Keogh passèrent la nuit à chercher une solution au problème.

— Renvoie-les à Dalesbourg, proposa Bill.

— Je l'aurai fait, dit John, après un moment de silence. Mais je t'ai menti, Billy...

— Oh ! pour ça, répondit Keogh.

— Je t'ai répété cent fois que je n'aimais pas cette jeune fille, n'est-ce pas ?

— A peu près trois cent soixante-quinze fois, admit Bill.

— Et chaque fois je t'ai menti, Bill. Je ne l'ai pas oubliée une seule minute. J'étais un idiot de m'enfuir parce qu'elle m'avait une fois dit « non ». Et j'étais trop orgueilleux pour rebrousser chemin. J'ai pu causer un moment avec elle, cet après-midi. Et j'ai appris une chose. Te rappelles-tu ce fermier qui lui faisait la cour ?

— Dink Pawson ? demanda Keogh.

— Pink Dawson, corrigea John. Eh bien, elle ne l'a jamais pris au sérieux. Elle n'a jamais cru ce qu'il racontait à mon sujet. Mais c'est trop tard... Cette damnée lettre m'a perdu. Rosine me méprisera quand elle apprendra que son père a été victime d'une plaisanterie indigne d'un écolier. Chaussures! bah ! il n'arrivera pas à vendre 20 paires au bout de 20 ans. Essaie de faire mettre des souliers à un indigène: il se tiendra debout sur ses mains et balancera ses jambes en l'air jusqu'à ce que les chaussures sortent de ses pieds. Ils n'ont jamais porté de souliers et n'en porteront jamais. Si je renvoie les Hemstetter d'ici, je devrai leur avouer la vérité... et que pensera-t-elle de moi ? Oh ! je l'aime plus que jamais, Billy. Et maintenant qu'elle est à portée de ma main, voilà que je la laisse filer... Et tout provient de ce que j'ai voulu faire de l'esprit un jour où le thermomètre marquait 102...

— Ne t'en fais pas tellement, mon vieux, dit Keogh, l'optimisme personnifié. Laisse-les ouvrir le magasin. J'ai bien travaillé cet après-midi. J'ai expliqué à nos amis la situation et ils sont tous prêts à nous aider. Ils feront une provision de chaussures. J'achèterai moi-même 6 paires aussitôt que les portes de la cordonnerie s'ouvriront. Paul Goodwin en prendra plusieurs. Les Geddie en demanderont une dizaine pour leurs enfants. Claucy est prêt à dépenser toutes les économies de l'année et le vieux Dr Gregg a besoin de trois paires de pantoufles. Ce n'est pas mal pour un début...

— Une douzaine de clients pour le stock du vieux Hemstetter... ça ne marchera pas... Nous sommes en face d'un grave problème... et nous devons le résoudre... Va te coucher, Billy, je préfère travailler tout seul. Prends avec toi cette bouteille de brandy... Plus de boisson pour le consul des Etats-Unis ! Je vais bûcher toute la nuit... Si le problème est soluble, je découvrirai sa solution... Sinon, eh bien, j'aurai eu ce que je méritais.

Keogh, sentant l'inutilité de sa présence, se retira. Johnny s'empara d'une boîte à cigarettes et s'étendit sur une chaise-longue. Aux premières heures du jour, il était toujours dans la même position. A la fin, il se leva en sifflotant et rentra au bain.

A 9 heures, il se dirigea vers le bureau de poste, câbla le message suivant, moyennant la somme de 10 dollars :

A Pinkney Dawson-Dalesbourg-Ala-

Vous recevrez demain chèque de 500 dollars. Expédiez immédiatement 300 kilos de bardane sèche et rugueuse. D'autres commandes suivront. Faites vite.

John Atwood

Une semaine plus tard, il reçut 300 kilos de la plante demandée. La bardane envoyée par Dawson était aussi sèche et aussi épineuse qu'il le désirait. « On verra bien maintenant si Hemstetter n'aura pas de clients », pensa-t-il.

Il passa toute la nuit à répandre la minuscule plante dans les champs et sur les routes sablonneuses. Le lendemain matin, le cri de douleur des indigènes qui s'aventuraient pieds nus dans les rues fut plus doux à ses oreilles que le son des violons.

— Seigneur, Seigneur, gémissaient-ils, qu'avons-nous fait pour mériter un pareil châtiment ?

Car ils prenaient la bardane pour un insecte venimeux envoyé par Dieu dans le but de les punir. Ils trottèrent jusqu'à la cordonnerie en hurlant de douleur après chaque pas. En moins de 5 heures, Hemstetter avait déjà vendu tout son stock... ce qui lui permit d'offrir en l'honneur du mariage de John et de Rosine un banquet dont les Colarions parlèrent longtemps.

(Adapté de l'anglais)







UN PROBLEME FEMININ :

DOIT-ON AVOIR DES ENFANTS

en temps de guerre ?

C'est là un sujet grave. Chères lectrices, j'ai consulté pour vous deux jeunes épouses d'officiers dont l'un est au front et l'autre sans cesse envoyé en mission. Je vous soumets leur point de vue. Qu'en pensez-vous ?

Voici ce que m'a dit la première que j'appellerai « Patricia » pour la circonstance.



Je voulais déjà, quelques mois avant la guerre, avoir un enfant. Mais la nature en avait décidé autrement et, pendant longtemps, j'ai vainement espéré. Enfin, et au moment où je m'y attendais le moins, je compris que j'allais être mère. Cela tombait mal... d'autant plus qu'Alan, mon mari, venait de partir pour le désert.

Cette nouvelle m'a, au début, bouleversée. Le même soir — j'habitais Alexandrie — nous avons eu un raid terrible. Et, alors que les bombes tombaient et que les canons antiaériens étaient en pleine action, une idée a traversé mon esprit :

Dois-je garder l'enfant ? N'est-ce pas criminel de ma part de le mettre au monde en ce moment ?

Le lendemain, j'ai écrit à Alan, lui parlant en même temps du bombardement et de mon nouvel état. Lorsque j'ai relu ma missive, j'ai détesté le passage concernant le raid de la nuit précédente, car j'ai pensé que mon pauvre époux avait déjà assez de soucis en tête. J'ai déchiré ma lettre et j'ai recommencé une nouvelle dans laquelle je disais : « Les ennemis nous ont rendu visite hier pendant la nuit, en avion. J'ai été certes profondément impressionnée, mais je n'ai pas eu peur, car, dans le courant de la journée, j'avais appris une nouvelle fantastique : j'aurai un enfant ou, plutôt, nous aurons un enfant. N'est-ce pas merveilleux ? »

Mon mari a répondu par une lettre remplie d'enthousiasme. Il me disait que, maintenant, il avait une double raison de vivre, puisqu'il allait être père. Et il terminait en disant : « Je suis certain de revenir pour toi et pour le bébé. Je me ris des dangers, maintenant que nous serons trois. »

Ces mots ont balayé mes dernières hésitations. Maintenant, lorsqu'il y a un bombardement, je me dis tout bas : « Puisque les hommes détruisent, il faut que nous, femmes, reconstruisions. Nous devons peupler le monde en donnant la vie à des êtres qui formeront la génération de demain. On se bat pour que nos enfants puissent vivre dans un monde meilleur où tout sera Amour et Paix. Le présent ne m'impressionne plus, car, au delà des circonstances actuelles, je vois des jours meilleurs pour mon petit. Je suis également certaine que Dieu conservera mon mari en bonne santé et me donnera la joie de le revoir.

* * *

Viviane m'a confié :

Je suis mariée depuis sept mois et refuse d'avoir un enfant. Savez-vous le pourquoi de ce refus ?

Mon mari est, la plupart du temps, loin de moi. Je sais que ses missions ne sont pas dangereuses, mais j'ai toujours peur d'apprendre un jour qu'il est mort. Cette idée me poursuit et me rend très nerveuse.

J'ai, d'autre part, une peur terrible d'avoir un enfant, car les raids me donnent des palpitations et des nausées. Comment, dans des conditions pareilles, puis-je donner le jour à un être qui pourrait être déficient ou malade ?

Avoir un enfant ? Il serait peut-être orphelin avant de naître !

Non, croyez-moi, tant que cette guerre durera, je ne voudrais pas être mère.

Amies lectrices, que ce problème préoccupe, écrivez-moi pour me donner votre opinion. Donnez-vous raison à Patricia ou à Viviane ?

Exposez succinctement vos raisons ainsi que les résultats de votre expérience personnelle et adressez vos envois à « Images » — Poste Centrale, Le Caire », en mentionnant sur le coin de l'enveloppe « Referendum ».

Les meilleures réponses seront publiées dans ces colonnes.

ANNE-MARIE

Propos optimistes

Ceux qui se plaignent toujours SE RENDENT MALHEUREUX

« — J'ai un train à prendre demain matin à sept heures. Comment pourrai-je me lever assez tôt ? Je n'ai pas l'habitude. »

« — Le domestique vient de me quitter, et j'ai un dîner demain soir. Comment vais-je m'organiser ? Je n'ai pas l'habitude. »

« — Ma sœur est partie en voyage. Elle a été obligée de me confier ses deux enfants. Il va falloir les habiller, les sortir, surveiller leurs repas. Comment vais-je me débrouiller ? C'est assommant, car je n'ai pas l'habitude. »

« — Les heures du bureau ont changé. On n'a plus qu'une heure pour déjeuner et le matin il faut arriver plus tôt. Quelle histoire, lorsqu'on n'en a pas l'habitude ! »

Ainsi, nombre de gens se lamentent pour des détails d'une infime importance, mais qui leur apparaissent un monde « parce qu'ils n'en ont pas l'habitude ».

Ceux-là sont difficilement heureux. Et comment le seraient-ils, un des éléments les plus nécessaires du bonheur étant l'art de s'adapter ? Comment seraient-ils heureux puisqu'ils s'encroûtent dans leur petite existence tracée d'avance, et qu'ils ne savent pas tirer de l'imprévu, de l'inhabituel, un plaisir supplémentaire ?

Celle qui n'aime pas se lever tôt, pourquoi se refuse-t-elle de voir, pour une fois, les êtres et les choses dans le calme et le silence du petit matin brumeux ? Comment sa curiosité n'est-elle pas éveillée par tant de gestes, d'actions inconnues d'elle : les voitures des laitiers, le premier autobus et le premier tramway, et ce plaisir de se sentir bien éveillée et bien vivante, alors que les autres humains sont encore dans cette demi-mort du sommeil ?

Celle qui n'a pas d'enfants, comment ne sent-elle pas son cœur ému et son esprit amusé à l'idée de jouer à la petite maman pour quelques jours ?

Comment la maîtresse de maison ne sent-elle pas le piquant point d'honneur d'organiser un dîner impromptu et de s'employer à ce qu'il soit parfaitement réussi ?

« De tout ce qu'il peut y avoir de mauvais, l'habitude est ce qu'il y a de pire », dit un proverbe anglais. Tâchons donc de l'appliquer à notre existence quotidienne, ce sera déjà là le premier échelon vers notre part de bonheur quotidien.

SI VOUS LE VOULEZ vous pouvez SCULPTER VOTRE LIGNE

Beaucoup de femmes sont affligées d'un défaut physique. Mais il semble que, pour la plupart d'entre elles, le problème des hanches soit important.

Peut-on corriger les défauts des hanches ? m'a-t-on souvent demandé. Mais oui, à condition de savoir y mettre de la patience et de la persévérance. Pour vous aider dans ce travail de « reconstruction » de votre corps, j'ai choisi pour vous des exercices et un corset adaptés à chaque circonstance :



BOURRELETS DE GRAISSE A LA TAILLE

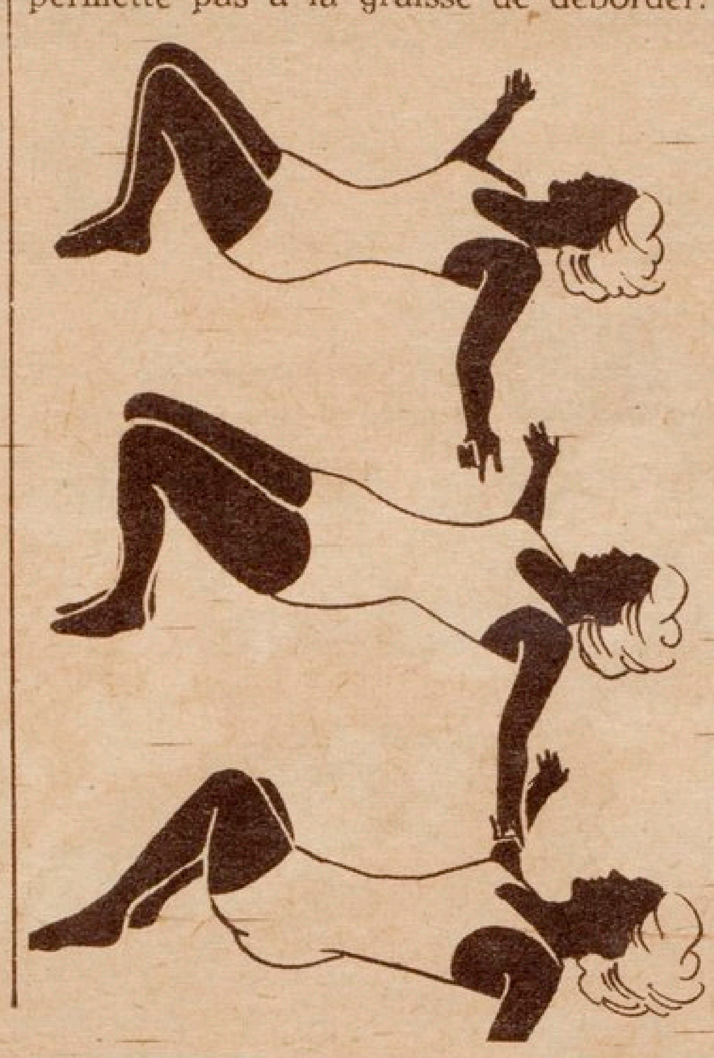
Exercice : Couchez-vous à terre, les bras en croix, le dos bien appuyé sur le plancher. Surélevez légèrement le genou gauche, mais veillez à ce que votre pied gauche soit à plat sur le sol. Tournez-vous à droite brusquement, de manière à reposer tout le poids de votre corps sur le côté gras du bourrelet. Soulevez-vous, tout en gardant la tête et les pieds à terre. Retombez lourdement sur le bourrelet. Recommencez cet exercice dix fois de suite, puis changez de position et refaites-le avec la jambe droite. Lorsque vous aurez plus d'entraînement, vous pourrez pousser jusqu'à vingt et même trente fois.

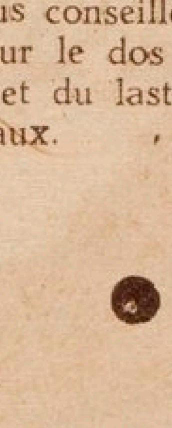
Corset : Vous porterez un corset à trois panneaux. Celui du milieux, devant et derrière sera en lastex, afin de vous donner de l'aisance dans vos mouvements. Portez votre ceinture toute la journée et ne la quittez que le soir avant d'aller dormir.

HANCHES LARGES

Exercice : Couchée à terre, les bras en croix, les genoux surélevés, les pieds posés à plat sur le sol, roulez-vous sur chaque côté de vos hanches sans remuer votre taille. Le choc ainsi produit réduira la graisse superflue et vous donnera rapidement des hanches fines et élancées. Faites cet exercice vingt fois pour commencer. Allez jusqu'à trente ou quarante fois au bout d'une semaine.

Corset : Voici le modèle qui vous conviendra le mieux. Faites-le aussi long que possible, de manière à ce qu'il englobe bien vos hanches et ne permette pas à la graisse de déborder.





POSTERIEUR GROS ET AFFAISSE

Exercice : Couchée sur le sol, les bras en croix, les jambes rapprochées, légèrement surélevées, gardez vos épaules immobiles tandis que vous roulez votre corps de droite à gauche. Faites cet exercice vingt-cinq fois durant la première quinzaine, puis allez jusqu'à quarante, en augmentant de cinq fois chaque séance.

Corset : Demandez à votre corsetière de vous faire un dos de gaine très rigide. Je vous conseille du satin double renforcé pour le dos et l'empiècement abdominal, et du lastex pour les panneaux latéraux.

•



HANCHES ET POSTERIEUR TOMBANTS

Exercice : Assise sur le sol, le dos et la tête bien raides, balancez-vous de droite à gauche en tenant vos genoux avec vos mains. Commencez ce mouvement très légèrement, puis oscillez de plus en plus, jusqu'à ce que vous sentiez que vous ne pouvez pas aller plus loin. Faites cet exercice vingt fois de suite. Il est inutile d'augmenter par la suite.

Corset : Ce modèle est aussi en satin double renforcé sur le dos et les côtés. Le devant seul est en lastex, quatre baleines soutiennent la taille.

Conseils à mes Nièces

Nièce « Jeanine »

Mais naturellement, vous grandirez encore ! Vous n'avez que 16 ans et un être humain pousse jusqu'à l'âge de 25 ans. Je ne vois donc pas pourquoi vous devez désespérer quand vous avez encore 9 ans devant vous. Ne vous plaignez pas de paraître plus jeune que vous ne l'êtes en réalité. Beaucoup de jeunes filles doivent vous envier pour cela. Sachez demeurer une vraie adolescente. N'essayez pas de vous vieillir, ce serait regrettable.

Nièce « Mia »

Les personnes en question appartiennent au service auxiliaire sud-africain. Vous ne pouvez pas vous enrôler dans l'armée anglaise si vous n'êtes pas Britannique. Cependant, vous pouvez aider les soldats anglais en tricotant pour eux. Pourquoi ne feriez-vous pas, en tout cas, une demande aux autorités britanniques de Haïfa ? Elles pourraient peut-être trouver quelque chose pour vous, puisque vous êtes tellement désireuse d'être utile.

Nièce « Blonde aux yeux noirs »

Vous n'avez pas besoin d'employer de la lanoline liquide qui, d'ailleurs, n'existe pas. Achetez un tube de ce produit et mettez-en sur votre visage. Toute cette irritation disparaîtra comme par enchantement. Pour les peaux grasses, il existe des crèmes à base de concombres qui sont excellentes. Consultez le vendeur d'une droguerie dans laquelle vous avez l'habitude de vous servir.

Nièce « Cadeau »

Offrez donc à votre amie une paire de boucles d'oreilles et un bracelet assorti comme on en trouve partout dans les grands magasins. Cela lui fera sûrement plaisir. Si elle aime les parfums, vous pourriez aussi lui offrir un flacon de sa lotion favorite. Sinon, voyez si un sac à main ne lui ferait pas plaisir.

Nièce « Virginie »

Il existe en ville des librairies circulantes où, moyennant une modique somme d'argent, vous pouvez lire autant de livres que vous le désirez. Je ne puis vous donner des noms dans les colonnes de cette rubrique.

Nièce « Comment accepter ? »

Vous révolter ne servirait à rien. Vous devez rester au lit pendant ces six mois, puisque vous ne pouvez pas faire autrement. Pourquoi n'acceptez-vous pas cette croix que Dieu vous a envoyée ? Vous pouvez vous rendre utile en tricotant pour les soldats grecs. Ils auront besoin en hiver de pullovers, de chaussettes et de tant d'autres choses. Lisez beaucoup, cela vous instruira et vous ouvrira des horizons nouveaux.

Nièce « Vivre ou mourir ? »

Vivre, naturellement. On ne meurt pas à cause d'un homme qui est parti un jour sans rien dire. Vous êtes jeune et jolie, vous vous consolerez vite. Vous oublierez vite l'infidèle et vous reconstruirez un foyer avec quelqu'un digne de vous.

Nièce « Virginia Wallis »

Deanna Durbin et Judy Garland se sont toutes les deux mariées durant l'été de 1941. Ces deux jeunes femmes paraîtront dans de nombreux films, durant cet hiver. Comme vous, j'ai une grande admiration pour leur belle voix. Clark Gable est toujours marié à Carole Lombard et il n'est pas question de divorce entre eux.

Nièce « Où va le monde ? »

Ne vous laissez pas aller à des pensées pessimistes qui mènent toujours à la neurasthénie. Vous êtes jeune, intelligente, pourquoi n'essayez-vous pas de vous rendre utile. Pour votre seconde question, adressez-vous au Croissant-Rouge, on vous renseignera.

Nièce « Pourquoi me dire des mensonges ? »

Vous étiez trop jeune et inexpérimentée et vous vous êtes laissé tenter par les belles paroles de ce jeune homme si peu sérieux. Le fait d'être sortie avec lui ne veut pas dire que vous soyez déshonorée... Ne le voyez plus, puisqu'il raconte à qui veut l'entendre qu'il se moque de vous.

Nièce « Poupette »

Vous ne pouvez pas venir me voir au journal sans me fixer un rendez-vous, car je n'ai pas d'horaire.

TANTE ANNE-MARIE

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
Directeurs-Propriétaires
EMILE & CHOUCRI ZAIDAN
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. : 27412.

ABONNEMENTS

Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... **P.T. 75**
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle **P.T. 100**
Autres pays .... **P.T. 130**
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

AU MEME PROGRAMME
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS
Arrivé par avion
WAR PICTORIAL NEWS
Le journal filmé de la guerre

DU LUNDI 17 AU DIMANCHE 23 NOVEMBRE AU CINEMA

ROYAL

LE CAIRE — Tél. 45675-59195

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

Une formidable aventure des temps modernes !

Un nouveau film plus ETRANGE, ANGOISSANT, MYSTERIEUX, du magistral metteur en scène de « Rebecca » !

UNITED ARTISTS présente

Joel McCREA — Laraine DAY

Herbert MARSHALL

dans

FOREIGN CORRESPONDENT

Mise en scène d'ALFRED HITCHCOCK

R.C. 5815

2ème SEMAINE — DU LUNDI 17 AU DIMANCHE 23 NOVEMBRE AU CINEMA

DIANA Palace

Rue Elfi Bey — LE CAIRE
Tél. 47067-68-69
R.C. 7374.

UNIVERSAL PICTURES présente

Deanna DURBIN

dans

"NICE GIRL?..."

avec

Franchot TONE

« J'en ai assez d'être une brave fille ! » s'écrie DEANNA ...ET ELLE SE LANCE DANS UNE ESCAPADE RETENTISSANTE DONT TOUTE LA VILLE PARLERA !

AU PROGRAMME :
INTERNATIONAL MOVIETONE NEWS — Arrivé par avion
WAR PICTORIAL NEWS — Le journal filmé de la guerre

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h.30 p.m. Vendredi et dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

